

N° 491 - Jeudi 24 Mars 1938 - 1 fr. 75

DETECTIVE

L'ÉTRANGE
M. de
SIGOYER
raconté
par lui-même

ECRIT EN PRISON

Lire, pages 2, 3, 4, 5 et 6,
les surprenantes révéla-
tions de notre enquête et
la suite des mémoires
de l'accusé de Chevreuse :

Quelle étrange figure et quelle étrange affaire !

Bernardi de Sigoyer est accusé d'avoir séquestré et tué Richnowsky.

Il a séquestré Nicolas Petroff et celui-ci vous a raconté, lui-même, la semaine dernière, comment il échappa à la surveillance de son ravisseur, après 48 heures de tortures.

Bernardi de Sigoyer est-il fou ? Oui, si l'on se souvient qu'il a déjà été interné à l'asile de Hærdt. Non, si l'on cause avec lui, si l'on lit ce qu'il écrit.

Vous en jugerez, en lisant plus loin, sous le titre d'ÉCRIT EN PRISON, la suite de ses mémoires... Nous n'y avons pas changé une virgule...

Mais le rôle de Détective ne s'est pas borné là.



L'étrange
M. de
SIGOYER

paraît, à première vue, remplir toutes les conditions. Il prit place au volant, mit en marche, fit ronfler le moteur, jouer les vitesses, essaya le frein, tout cela au point fixe. Et se déclara satisfait. Il paya 3.000 francs comptant, et dit au garagiste :
— Pour le reste, vous vous ferez rembourser l'avance que j'ai faite à un de vos confrères, boulevard Suchet. Ainsi fut fait. Et Bernardi de Sigoyer entra en possession de sa 40 chevaux, 8 cylindres, 140 kilomètres à l'heure.

J'ai écrasé un chien

Il revint plusieurs fois au garage, pour de menues réparations. Un matin, de bonne heure, il stoppa avenue Victor-Emmanuel. Il avait l'air fébrile, inquiet, sous le coup d'une forte émotion.

— Je viens d'écraser, il y a une demi-heure, en sortant de chez moi, à Chevreuse, un gros chien Saint-Bernard. J'aime les bêtes et je suis désolé de cet incident. Je voudrais donner au pauvre animal, victime de son imprudence car j'arrivais à cent à l'heure et il a débouché brusquement, une sépulture convenable. Je l'ai laissé derrière un buisson, caché, et vais aller le chercher. Il me faudrait un grand sac et des briques. Possédez-vous cela ?

Le garagiste avait un sac, mais pas de briques. L'autre lui dit :

— Vous savez, je parle de briques, mais un corps lourd quelconque ferait aussi bien l'affaire. C'est pour mettre au fond du sac qui renfermera ma victime afin qu'il aille au fond de l'eau !

— Qu'à cela ne tienne, dit le garagiste, j'ai des pièces d'auto qui ne servent plus à rien ; j'ai même un vieux pont arrière inutilisable ; si cela peut vous convenir ! Sigoyer acquiesça, se déclara satisfait et embarqua jute et ferrailles dans la voiture.

Puis, il demanda :

— Est-ce profond, le lac du Bois de Boulogne !

Le garagiste avoua son ignorance.

Il reprit :

— Il paraît qu'il y a une source d'eau chaude au milieu. Le savez-vous ?

A nouveau, le commerçant s'avéra impuissant à répondre. Inlassable et tenace, de Sigoyer continuait ses questions.

— Je crois qu'on ne doit pas le draguer souvent. Ce doit être sale, le fond de ce lac bucolique. Ce qu'on y jette doit longtemps y séjourner. Puis, peut-être pour dissimuler sa pensée, ou pour cacher son jeu trop imprudemment étalé, il ajouta :

— Je serai curieux de savoir le prix que coûterait l'assèchement de ce bassin. Cette source d'eau chaude m'intrigue. Je suis persuadé qu'il y a là du radium en quantité non négligeable.

Il repartit, n'ayant pas trouvé chez son interlocuteur un partenaire bien renseigné.

Paquet malodorant et mou

« Plein tube », de Sigoyer dévalait la route qui mène de Chevreuse à Paris. C'est un excellent conducteur, rempli d'allant et de prudence. Ses trois patrons successifs, depuis sa sortie de Hærdt, ne tarissent pas d'éloges sur son compte. Mais, à un carrefour — fut-ce de sa faute ou celle de l'autre accidenté ? était-il impression-

Parallèlement à l'enquête policière, nous avons poursuivi notre propre enquête. Les résultats qu'elle nous a apportés sont si surprenants que nous sommes certains que la justice y trouvera son profit.



ASTIQUÉE, luisante, pimpante à la façon d'une vieille coquette qui veut plaire encore, la 40 chevaux, avec son capot long comme ça, attendait l'amateur. Accroché au pare-brise, un carton blanc se balançait, sur lequel on pouvait lire le prix de son don total : 4.000 francs. Dans ce coin aristocratique de Paris, Impasse d'Antin, débouchant sur l'avenue Victor-Emmanuel, au milieu des autos de luxe à 100.000 et plus, elle se signalait par sa carrure puissante, ses formes redondantes et prometteuses de confort : sa beauté défraîchie n'entraînait pas en ligne de compte... Depuis un moment, un grand garçon mince, vêtu avec une certaine recherche, tournait autour du mastodonte. Engageant, le garagiste s'approcha :

— Vous êtes amateur, monsieur ?

— Peut-être, dit l'autre. J'ai besoin d'une solide voiture, rapide, pouvant transporter de lourds fardeaux. Le luxe et le neuf ne m'intéressent pas en l'occurrence. J'ai d'ailleurs, pour un besoin personnel, Packard et Voisin à ma disposition. Mais, celle-ci est destinée à un travail particulier qui n'exige que de la force et de la place. C'est pourquoi elle

Le lac du Bois est-il profond ? Le drague-t-on souvent ? Questions sybillines qui semblent avoir tourmenté de Sigoyer puisqu'il les posa à un garagiste. Voulait-il immerger au fond de l'eau le cadavre de Richnowski ?



ÉCRIT EN PRISON

Confessions d'Alain Bernardi de Sigoyer

II

né par quelque souvenir macabre ? — il fit une fâcheuse rencontre. Une autre voiture, aussi puissante et aussi rapide que la sienne, télescopait cette dernière. Gros dégâts, pas de mal aux occupants. La classique scène suivit : « C'est vous ! » — « Mais non, c'est vous. » En bref, échange de cartes, non de duellistes en herbe, mais d'assurés, constatation réglementaire par la gendarmerie et à la recherche de l'auto dépanneuse. Un garage de la rue Roger-Bacon se chargea de ramener vers Paris, à l'impasse d'Antin, la Nerva de Sigoyer en piteux état, et bonne pour la ferraille.

Cahin-caha, Sigoyer restait au volant de l'éclopée, l'équipage en tandem rallia Paris. Le chauffeur dépanneur, en arrivant, dit au garagiste :

— Drôle de zèbre que le patron de la bagnole. Il me plaît pas du tout, ce frère miron. Je serais pas étonné qu'il ait fait quelque coup de vache. Il y a, calé au fond de sa bagnole, un colis long, mou, et qui pue. Qu'est-ce qu'il peut bien emporter là-dedans ? J'ose pas le dire ! Mais je tomberais pas de mon haut si c'était un macchab...

Durant ce temps, Sigoyer ne quittait pas sa voiture. Il appela le garagiste :

— Vous me la reprenez puisque vous me l'avez vendue !

Le commerçant s'excusa, mais lui dit ne pouvoir la racheter ; que désormais sa place était au cimetière des tacots emboutis. Le « marquis » n'insista pas. Et finalement, la voiture échoua à Bois-Colombes, où elle est encore. Que devint le colis mou et malodorant ? Sigoyer le laissa sous la garde de Richard, aux environs du boulevard Bineau, revint le chercher avec une somptueuse voiture (celle de ses patrons vraisemblablement) et l'emporta. Alla-t-il le jeter dans le lac du bois de Boulogne auquel il s'intéressait particulièrement ? Car il ne faut pas oublier que les projets de Sigoyer (s'il en avait ce matin-là) furent déjoués par le destin. S'il transportait dans sa voiture un cadavre, il pouvait avoir une destination précise, un but bien défini, une heure fixée. La voiture qui, à tombeau ouvert, rentra dans la sienne rompit l'horaire minutieusement étudié. Et on peut penser qu'il fut ensuite bien ennuyé pour dissimuler l'encombrant et macabre colis.

J'ai tué un homme

Le marquis fit des confidences à un homme que la justice a entendu d'ailleurs. Mais nous avons de bonnes raisons de penser que celle-ci ne fut pas très curieuse et se contenta d'interroger le témoin sur ses relations d'affaires avec l'inculpé. Certain jour, en veine de verve, Sigoyer lui dit :

— J'ai tué un homme. Mais ceci ne regarde personne. C'est pour une grande cause. Et dans ma villa de Chevreuse, nous allons faire une importante prison pour les traitres au parti.

« D'autre part, avec mes amis, les S..., qui habitent près de la porte Champerret, j'ai décidé d'organiser des manières de rapt. Ça rapporte beaucoup. J'enfermerai mes victimes dans ma demeure solitaire et ne les rendrai que contre forte indemnité. J'ai bien étudié l'affaire. Elle doit réussir. »

Son interlocuteur lui rappela plus tard cette conversation :

— Taisez-vous ! Ne dites rien. Vous n'allez pas me nuire, j'espère. Le juge doit ignorer tout cela.

Si calme à l'ordinaire, il avait perdu tout sang-froid. L'évocation de ces scabreux souvenirs jetait en lui une terreur très apparente. A-t-il menti ? S'est-il vanté ? Dans ce cas, pourquoi cette peur irraisonnée ? Et faudra-t-il croire la prévision de ce témoin qui nous déclarait : « C'est une affaire Weidmann qui recommençait si le fameux grain de sable de Cromwell (en l'occurrence la séquestration de M. Pétroff) n'avait déréglé la machine et mit fin à son mouvement. »

Hubert BOUCHET.

Voici le récit de l'affaire de Chevreuse (1). Il est nécessaire, pour en comprendre la marche surprenante, de regarder d'abord un peu les jours qui l'ont précédée.

Lorsqu'en juillet 1937 j'ai obtenu mon exeat de l'hôpital psychiatrique de Hoerd (2) où je venais de passer, non six ans mais cinq ans — 1932-1937 — les projets que je nourrissais étaient tous honorables. Je venais de tellement souffrir, et pendant si longtemps, que cela m'avait rendu raisonnable. M. le directeur, docteur Louis Arsimoles qui, pendant ces cinq années, fut mon médecin traitant, avait réellement réussi à me faire regarder en moi-même. Les gages que je lui avais donnés avaient été sincères et probants. Ma sortie fut alors décidée par une commission médicale que présidait le même professeur qui m'avait interné. C'est dire qu'elle ne me fut pas accordée à la légère. Le docteur Arsimoles me souhaita bonne chance et me permit de lui écrire pour lui demander encore conseil à l'occasion.

J'avais, pendant ces cinq années, travaillé sans relâche. Mon pécule aurait dû dépasser cinq mille francs. Mais l'administration me retint huit dixièmes de cette somme, plus je ne sais combien pour des frais de libération. Car si la société dépense sans compter quand il s'agit de priver de sa liberté un homme, la lui rendre donne motif à s'emparer de son argent. Je me suis ainsi trouvé dehors à peu près sans ressources. Les mites avaient, au vestiaire, dévoré mes vêtements. Mes pièces d'identité, mes certificats, mes adresses ne me furent pas rendus non plus. Je devais aller aux colonies, mais je n'ai pu, faute d'argent pour payer le passage. Alors je suis retourné à Paris et me suis mis à travailler. Je n'avais pas le choix. J'ai pris ce qui s'est présenté. Ce fut un emploi de chauffeur chez un agent de change. Mon permis de conduire avait été égaré. J'ai roulé quinze jours dans Paris avant que me parvienne enfin le duplicata que j'avais réclamé. Heureusement, je suis bon pilote. On ne s'est douté de rien. Lors de mon arrestation, en 1931, j'avais un chauffeur et trois voitures. Je savais, pour l'avoir vu faire, comment il faut s'exprimer.

Je ne souffrais pas de l'abaissement de ma nouvelle situation, car j'avais sincèrement renoncé aux folies qui ne m'avaient rapporté que troubles et inquiétudes. Mon service ne m'occupait qu'une partie de la journée. Je passais mes heures de loisirs à la Bibliothèque nationale. J'avais loué, à côté, rue de Richelieu, une mansarde pour 360 francs par an. J'avais bail à l'année, m'y étant installé à demeure. J'avais acheté d'occasion des meubles suffisants.

Après m'être assuré logement et salaire, j'allai rue Blomet rendre visite à une dame qui avait été ma maîtresse quelque sept ans auparavant. Je la trouvai vieillie, mais sa fille aînée, par contre, était devenue ravissante. Cette enfant s'ennuyait. Je lui offris de nous ennuyer de compagnie. Sa mère, à mon étonnement, ne mit pas d'obstacle à l'idylle et nous permit de nous fiancer. La jeune fille, de son côté, connaissait tout mon passé. Mais je sus, à l'heure des confidences, pourquoi elle ne s'était pas montrée plus difficile. Sa robe, que je croyais virginale, avait un petit accroc. Elle avait charmé imprudemment les loisirs amoureux d'un Polonais volage. J'étais épris. J'acceptai de fermer les yeux.

Les ébats, malheureusement, du Roméo des bords de la Vistule, avaient laissé en sa Juliette un fâcheux souvenir. C'est ce qui avait motivé la retraite du personnage. Ce compatriote de feu Pilsudski aimait les jeunes filles et les duos d'alcôve, mais redoutait par contre le trio familial. Quand lui fut annoncée sa paternité prochaine, il écrivit à la belle enfant une épître, chef-d'œuvre du genre, qui commençait par ces mots : « Nous qui voulons toujours Raison garder. »

L'ayant envoyée, il partit pour un de ces longs voyages que l'on fait sans quitter Paris cependant, des agences spécialisées se chargeant, pour une modeste somme, de porter en des pays lointains le courrier que vous désirez expédier aux amis.

Quand je sus que j'aurais à endosser la facture, j'avoue

(1) Voir *Déetective* n° 490.

(2) Hoerd n'est pas asile, mais hôpital psychiatrique.

que j'hésitai, au moins quelques instants. Mais ma fiancée sut ce jour-là trouver de tendres paroles. Je me dis : « Je ne suis pas moi-même sans pèche. » Mon ex-amie et future belle-mère nous mit d'accord en promettant que l'enfant ne viendrait pas au monde. Elle connaissait une sage-femme. La suite se devine.

La cruelle opération n'eut pas lieu cependant. La jeune femme, qui était déjà à son troisième mois, en ressentait, cela se conçoit, une grande épouvante. Je vis sa mine alarmée. Je me suis souvenu qu'un avortement estropie huit sur dix des malheureuses qui s'y prêtent, et, même réussi, ses conséquences s'inscrivent dans la durée. J'ai séché les larmes que ma fiancée versait sur mon épaule et j'ai déclaré à sa mère qu'il fallait la laisser accoucher. La nature, elle, au moins, n'estropie personne.

— Je t'aime ! s'écria alors la belle enfant reconnaissante. C'était ce jour-là qu'elle se donna à moi pour me prouver qu'elle me préférerait maintenant au Polonais.

Il fallut ensuite décider au sujet de l'enfant. L'assistance publique sur le moment parut tout indiquée. Lucette, appelons-la ainsi pour la commodité du récit, la proposa. Je n'y voyais pas d'inconvénient. Mais, à mesure que les mois passaient, je la voyais devenir pensive. Il remuait, son petit, maintenant. Son instinct maternel s'éveillait au contact de cette chose non plus lointaine et imprécise, mais réelle et vivante. Je vis son tourment. Je lui dis : « Cet enfant n'est ni responsable ni coupable. Veux-tu que nous le gardions ? »

— Je le mettrai en nourrice, me promit-elle, et je t'adorerai désormais.

Cette scène se passait dans notre maison de Montesson. Nous nous étions, en effet, déjà mis en ménage. Sa mère et elle traversaient à cette époque de grandes difficultés. Les créanciers, à bout de patience, campaient dans l'escalier de leur appartement. Le propriétaire, depuis trop longtemps impayé, ne voulait plus rien entendre. La concierge dégué montait une garde attentive et malveillante. Les huissiers pointaient à l'horizon leurs nez crochus, prêts à fondre.

J'avais alors pris le gouvernail de la barque en péril et j'avais réussi à gagner de vitesse les Chevaliers de la saisie.

Deux heures avant l'arrivée du mieux placé des Portemisère, trois gaillards, larges d'épaules et sobres d'explications, avaient franchi d'un air résolu le seuil de la demeure, tandis qu'un camion décidé s'arrêtait devant la porte. En une heure, tout fut embarqué sous les yeux ahuris de la concierge glapissante mais impuissante. Les meubles étaient sauvés.

Ce pavillon de Montesson avait été loué par moi, pour le compte de M. Robert. Je parlerai tout à l'heure de cet homme. Je terminerai d'abord, pour la clarté de ce récit, le chapitre commencé. Aucun des détails que je donne n'est inutile, car on ne pourrait sans eux comprendre ni s'expliquer.

J'avais donc fait transporter le mobilier dans ma nouvelle demeure. Lucette l'avait suivi et était ainsi devenue maîtresse de maison. Sa mère s'était réfugiée chez un vieux dont elle avait (en l'absence de son amant, alors en prison) fait connaissance. Restaient les grands-parents, infirmes et âgés, maintenant sans domicile. Je pris également chez moi, à ma charge, les pauvres vieux abandonnés.

Lucette coulait des jours heureux dans notre jardin fleuri. Mais une pensée parfois obscurcissait encore sa prunelle. Ce petit, élevé au loin par des mains mercenaires, alors que nos enfants, lorsque nous en aurions eu, auraient grandi près de nous, elle n'y pouvait songer sans tristesse. Je devinai son tourment. Je lui dis :

— Il ne sera pas nécessaire de le mettre en nourrice. La maison est grande et j'aime les enfants. Je ne veux pas te voir, à cause de lui, mélancolique. Je n'ai pas l'esprit étroit. Nous l'éleverons si tu le veux.

— J'aurai deux enfants ! me jura-t-elle dans l'exaltation de sa reconnaissance. Toi et moi ! Car je me sens pour toi aussi une âme maternelle. Toi aussi, tu es mon petit, mon tout petit enfant. Je te dorloterai. Je t'adorerai. Elle me fit mille serments.



J'avais donc, je l'ai dit plus haut, loué la maison de Montesson pour le compte de M. Robert. J'avais fait la connaissance de cet homme au début de mon retour à

La fameuse 3636-RE 6 de Sigoyer qui transportait un colis mou, malodorant, aux dires du dépanneur.

Sigoyer, chauffeur de grande maison, illusionnait ses conquêtes et ses dupes par des photos prises auprès de somptueuses voitures qu'il conduisait, d'ailleurs, avec beaucoup de virtuosité, pour le compte d'autrui.



C'est dans ce petit hameau, au pied d'un château historique, que Sigoyer devait faire de la villa louée, une prison pour les traîtres de la cagoule. Au dessous, Richard, pour jouer un tour au photographe, se cache.



Paris. Je sais, en Afrique du Nord, l'emplacement d'un gisement de Carnotite. Avant de travailler comme chauffeur, j'avais essayé, par une annonce, de trouver un commanditaire. Aucun ne s'était décidé, mais j'avais rencontré, à cette occasion, un monsieur d'un certain âge qui m'avait fait tellement bonne impression que je lui avais exposé sincèrement ma situation. Il me dit que mon affaire de chimie était trop aléatoire, mais que si je le voulais, il pourrait m'employer différemment. Il s'agissait d'entreposer chez moi des caisses de munitions et d'armes. 3.000 francs de salaire par mois m'étaient pour cela assurés. J'ai entendu cette offre comme une parole divine. J'ai accepté et j'ai loué le pavillon de Montesson. De grands travaux y furent entrepris pour lesquels je fis revenir de Marseille Lucien Richard. Le fait d'entreposer des armes pour les troupes de Franco ne me paraissait pas une infraction à mes résolutions de vivre honnêtement. La preuve en est que j'ai conservé en même temps mon emploi de chauffeur.

Comme ma présence à Montesson n'était pas absolument nécessaire, j'avais, l'ai-je dit plus haut, conservé mon emploi. Je dus donc suivre mes patrons qui partaient en vacances dans la Marne. Lucette m'écrivait chaque jour pour adoucir cette séparation.

Château en Espagne...

Pendant ce mois d'absence, un événement survint, qui fit tout s'écrouler. Je dois expliquer ici que ma future belle-mère m'avait cru, à ma sortie de Hoerd, possesseur de 750.000 francs, la somme se trouvant soi-disant immobilisée en Espagne. Mais c'est dans un château de ce nom qu'elle se trouvait en réalité...

Quand elle s'en aperçut, elle ne me fit pas de reproches. Je lui rendais trop service dans les ennuis qu'elle traversait. Et puis, cette affaire de trafic d'armes pouvait me rapporter de grosses sommes. Mais tout au fond de son cœur, elle se prit à me détester. Peut-être avait-elle été aussi blessée de ma froideur à ses avances. Je ne pouvais tout de même pas coucher avec la mère et la fille en même temps ! Elle avait son vieux sans le sou qu'elle avait pris par vice. Ses charmes ramollis ne me disaient plus grand-chose non plus. Sa haine secrète lui fit commettre une imprudence. Elle donna à son ex-mari notre adresse de Montesson. Celui-ci, au lieu de consentir au mariage, se précipita de Bordeaux pour affirmer son opposition. L'état dans lequel il trouva sa fille augmenta sa colère. Il fit tant de tapage que je dus, pour le faire déguerpir, revenir de la Marne.

Le discours que je lui tins le fit repartir sur-le-champ. Mais ce ne fut pas sans nous avoir, au préalable, tous maudits à la ronde. Et puis, le scandale qu'il avait fait avait attiré l'attention. M. Robert, furieux, me congédia sans ambages, 4.000 francs avaient été gaspillés qu'il me reprocha sévèrement.

Ma future belle-mère, avec l'argent que je lui avais donné, avait loué un nouvel appartement, près d'une porte du sud de Paris. N'ayant plus rien à attendre de moi, elle reprit son mobilier, sa fille et ses parents. Il ne me restait plus qu'à résilier le contrat qui m'avait fait pour trois ans locataire du pavillon. Le propriétaire, d'avoir appris que je sortais d'une maison de fous, le désirait plus que moi encore. Jamais entente ne fut conclue aussi rapidement. Je crois que dans sa hâte de se débarrasser d'un tel locataire, il m'aurait versé une indemnité si j'en avais manifesté la prétention. Mais c'est moi qui ai cru devoir remettre un léger dédit à l'agent de location.

Alors donc, n'ayant plus rien, ni fiancée ni demeure, je n'avais plus qu'à retourner à mon emploi que j'avais heureusement conservé. L'extra que je remplissais étant venu à terme, j'entrai dans une nouvelle famille aux mêmes appointements. Je rejoignis ce nouveau poste à Cannes. Lucette me regrettait un peu, mais, pour sa mère, je n'étais plus que le « danger Alain ».

Ce n'est que plus tard que j'ai su que cette femme connaissait M. Robert. Elle rejeta sur moi toute la faute de l'échec de Montesson. Lui et elle pensaient désormais que je n'étais qu'un imbécile à éviter à l'avenir résolument.

L'affaire de Chevreuse

Maintenant va entrer en scène le « Deus ex machina » de l'affaire de Chevreuse, je veux dire un de mes parents ancien fonctionnaire révoqué, l'amant depuis huit ans de celle qui aurait dû être ma belle-mère. C'est lui que j'avais à Bordeaux, en 1931, cocufié en passant.

Je savais, depuis longtemps, qu'il était homme de toutes les besognes. Déserteur pendant la guerre, n'ayant échappé au poteau qu'en simulant la folie, entré par la suite dans les cadres d'une administration, puis révoqué en sanction de louches combinaisons, il s'engagea alors dans l'armée des escrocs et récolta rapidement plusieurs condamnations.

L'appartement de Paris, qui abritait Lucette et sa mère avait été loué au nom du vieil amant qui avait remplacé mon parent. Il s'y installa sans vergogne, acceptant le partage. Il fit parler sa maîtresse et apprit l'affaire de Montesson. Le profit à en tirer lui apparut sur l'heure. Il se sentait probablement l'homme de la situation, M. Robert, chapitré par lui, apprit que l'échec précédent n'avait pas été de ma faute. Mon cousin relança Richard, le visitant assidûment. Il le fit ensuite rencontrer M. Robert (déposition du 21-2-38). Richard répondit de bonne grâce à toutes les questions. On s'assura donc de pouvoir compter sur ce garçon débrouillard. Ensuite, on recommença de m'écrire, me demandant de revenir, de plus en plus énergiquement.

J'hésitais. Cette affaire de Montesson m'avait laissé un goût de cendre. Je n'y avais récolté que dol et désillusion. et me trouvais très bien à Cannes où j'étais à proximité de mes sœurs et de ma fille — car j'ai une petite fille, qui a maintenant 7 ans. Alors, on me fit écrire par Lucette qui m'adressa chaque jour des lettres de 4 ou 6 pages. M. Robert m'écrivit aussi pour me donner toutes garanties quant à nos conditions. De tout ce que je dis là, on peut retrouver trace. Ses lettres ont été lues par des personnes qui en témoigneront.

Le diable aidant, je me laissai une fois encore tenter et revins, au risque de perdre ma place. On me reçut chez Lucette et sa mère et j'installai mon campement chez elles. Dans une chambre étaient le grand-père et la grand-mère. Dans l'autre, ma future belle-mère et son vieil amant. Dans la troisième, Lucette et moi, Richard, quand il venait, couchait sur un divan. Mon cousin, lui, s'était installé dans l'appartement d'en face. Il avait découvert que la clef de service ouvrait l'autre appartement. Il y avait incontinent élu domicile sans vergogne. Il est avec le ciel des accommodements. Quand arrivait le vieil

amant, mon cousin disparaissait affectant le mystère, l'un sortant par une porte pendant que l'autre entrait. Mais je ne fus pas longtemps dupe de ces airs de théâtre, car c'est le vieil amant qui vint contrôler mes dépenses quand j'acquis la villa de Chevreuse et quand j'achetai la puissante Renault, une 40 CV 8 cylindres, qui devait servir au transport des caisses et à leur acheminement.

Cette villa de Chevreuse fut achetée 175.000 francs à un an. Le loyer de la première année s'ajoutant à cette somme, cela faisait en tout 183.000 francs. J'étais revenu de Cannes avec les 700 francs de mon salaire du mois d'octobre. Or, j'ai dépensé et payé pour plus de 16.000 francs qui me furent remis par M. Robert, mon patron. J'ai même, je ne l'ai pas encore dit au juge, disposé de 10.000 francs de plus que cette somme. Ces 10.000 francs m'avaient été remis pour être payés à mon propriétaire, le 1^{er} décembre.

L'instruction a établi que je n'ai reçu de nulle part ailleurs aucune somme. Si le juge ne veut pas admettre la présence de M. Robert, il lui faut bien cependant constater l'existence de son argent.

Le 8 novembre, donc, Richard et son amie Marguerite s'installèrent dans la luxueuse villa. Ils me servaient apparemment de chauffeur et de cuisinière. Moi, je demeurais à Paris, ma présence n'étant pas nécessaire sur les lieux. Richard se mit au travail pour préparer d'urgence le logement discret des 100 premières caisses de munitions à venir. J'ai remarqué à ce moment, qu'alors qu'à Montesson il ne donnait pas un coup de pioche sans mes indications, à Chevreuse, au contraire, il travaillait d'initiative, se contentant de me tenir au courant à mesure que l'ouvrage avançait. J'ai su par la suite que mon cousin et M. Robert venaient en mon absence contrôler les travaux. J'ai demandé dix fois au juge de faire vérifier ce détail, mais il n'a pas encore voulu m'entendre sur ce sujet. Je ne pense pas cependant que M. Robert soit si puissant que l'on ne veuille lui faire nulle peine, même légère. Mon éloquent défenseur, M^e Frantz Moreteau, s'en occupera, si la justice persiste à vouloir l'ignorer.

Le Tchéco-Américain Richnowsky

La villa de Chevreuse se trouve sur une hauteur. Des suintements considérables se révélèrent pourtant, interrompant les travaux. Je demandai alors à M. Robert du matériel en conséquence et l'aide indispensable d'un cimentier de métier. Il en reconnut, sur le moment, la nécessité. Mais l'affaire du C. S. A. R. ayant éclaté vers cette époque, ses projets et son caractère se trouvèrent soudainement changés. Les travaux furent interrompus. Il était devenu nerveux et irritable. Par malchance la puissante Renault fut détruite, le 15 novembre, dans un accident ; j'eus à essayer de sa part des reproches sans indulgence.

Il est à noter, enfin, que j'avais toujours conservé mon emploi de chauffeur et mon logement rue de Richelieu. Ce détail donnera à réfléchir à ceux qui me croient coupable.



La fiancée de Sigoyer n'aime pas non plus l'objectif indiscret, et se plonge, pour l'éviter, dans la lecture.

Si j'eusse été personnellement intéressé par cette affaire, j'aurais commencé par me rendre libre pour m'y adonner tout entier.

C'est peu après l'accident de la Renault que M. Robert m'envoya avenue de la Porte-Brunet prévenir un nommé Richnowsky, qu'il désirait le voir. Je me suis rendu chez cet homme ouvertement, sans me cacher. J'interrogeai sa concierge à qui je donnai mon nom. Je me disputai même avec elle, car elle n'était guère aimable. Je la menaçai de me plaindre au gérant pour la décider à me répondre avec urbanité. Je dois reconnaître qu'elle pouvait être excédée de ma présence, car de 4 à 6 heures je n'ai fait que venir et revenir lui demander à chaque instant si son locataire était rentré. Que de soins pour un coupable de marquer son passage !

A 6 heures, je repartis sans avoir vu Richnowsky. Je retrouvai M. Robert dans un café de la place des Ternes. En entrant, je l'aperçus qui parlait avec un autre monsieur. J'attendis, par discrétion, que cet interlocuteur s'en allât. J'eus, la conversation se prolongeant, le temps de l'examiner. J'ai demandé au juge de me faire présenter avec les précautions d'usage un certain nombre de photos de cagoullards arrêtés. Ma demande a eu le sort de toutes mes demandes. J'attends encore sa réponse et rien n'a été fait.

Une huitaine plus tard, M. Robert à qui j'avais depuis longtemps demandé une identité de rechange, m'a remis un paquet de papiers me disant : « Regardez là-dedans ce qui peut vous convenir et mettez le reste de côté ». Il pouvait être alors 4 ou 5 heures. L'ayant quitté, je me rendis chez Lucette. Mon cousin s'y trouvait. Nous avons bavardé. Je lui ai montré les pièces. Il m'a désigné la

carte de travail comme étant la meilleure et l'a gardée se chargeant de l'arranger convenablement. Il est, en effet, spécialiste de ce genre de travail. J'ai emporté le reste des documents à Chevreuse et les y ai mis en lieu sûr dans le fond d'un placard.

Mon cousin m'a dit par la suite qu'il lui fallait un tampon. Il m'en a dessiné un, conçu adroitement. J'ai passé la commande à un graveur de la rue Daguerre. J'ai prévenu cet artisan qu'un autre que moi viendrait en prendre livraison. C'est moi, cependant, qui y suis retourné le 7 décembre. Mon cousin, avec ce tampon, a authentifié la photographie.

Je n'ai rien su d'autre de Richnowsky. Quand M. Robert m'a remis le paquet de papiers, j'ai remarqué que le nom était celui de l'homme vers qui j'avais été envoyé huit jours auparavant. J'ai constaté, en même temps, que ces pièces lui donnaient trois nationalités différentes : Bulgare, Tchécoslovaque, Américain et juif par-dessus le marché. J'en ai déduit que c'était un gaillard adroit et qui devait posséder encore d'autres identités. Le patron m'a dit par la suite que cet homme était en déplacement et que je pouvais, si j'en avais besoin, recevoir du courrier à son nom et à son domicile. Des ordres avaient été donnés pour que ledit courrier suivît à Orléans. Je n'ai rien trouvé d'anormal à posséder l'identité d'un tiers consentant. Si j'eusse tué Richnowsky, je ne me serais pas amusé à montrer ses papiers et encore moins à m'en servir pour recevoir du courrier chez lui, là où le visitaient assidûment ses amis et sa maîtresse.

Le séquestré Petroff

Un mot, maintenant, sur l'affaire Petroff.

Dans le courant de la deuxième quinzaine de novembre, M. Robert m'avait chargé de lui faire rencontrer un Bulgare, dont il me donna l'adresse et le nom. Mais il voulait le voir chez moi, à Chevreuse, sans que ledit Bulgare sache au préalable vers qui je le menais. Sans auto, la chose s'avérait pratiquement impossible. Un crédit me fut alors ouvert pour remplacer la Renault. Je me mis à suivre les annonces d'un journal du soir, à la rubrique « automobiles ». J'ai engagé successivement divers pourparlers. J'étais sur le point d'acheter au garagiste Bernard une « Ballot » convenable, lorsque le 7 décembre, l'annonce de Petroff me tomba sous les yeux. Il voulait vendre sa voiture. Ma tâche s'en trouvait, du coup, simplifiée. J'ai été rue La Rochefoucauld, le 7 décembre vers 5 heures. J'ai vu Petroff et sa Peugeot. Je lui ai dit que je ne pouvais traiter sans consulter mon père. Je voulais, avant de m'embarquer, en référer et prendre confirmation des ordres de mon patron. J'ai promis à Petroff réponse pour le soir même. Puis je me suis mis en devoir de téléphoner à M. Robert. J'avais un numéro où je pouvais le toucher. J'appelai. Une voix de femme me répondit et me demanda où j'étais. Je raccrochai alors et dix minutes après M. Robert m'appela au numéro que j'avais donné.

Je lui expliquai, quand je l'eus au bout du fil, la démarche que j'avais commencée. Il me répondit que c'était, en effet, bien trouvé. Petroff livrant sa voiture à Chevreuse se trouvait ainsi chez moi sans autres difficultés. Il fut convenu que je l'y garderais et que je retournerais à Paris chercher M. Robert à 16 heures. Assurance formelle me fut, une fois encore, donnée que rien de fâcheux n'en résulterait.

J'ai alors confirmé mon achat à Petroff et je lui ai donné rendez-vous pour le lendemain avenue d'Orléans.

Il y vint à 10 heures. Je lui assurai que mon père voulait voir la voiture. Nous nous rendîmes à Chevreuse. Je le fis entrer dans la maison. Là je lui révélai qu'il lui serait nécessaire d'attendre. Je vis qu'il louchait sur une espèce de revolver qui dépassait de ma poche. Il s'écria : « Je vous fais cadeau de la voiture ! Laissez-moi m'en aller. » Mais je n'en voulais pas de sa vieille voiture. Je tentai de le faire revenir de son erreur et de le rassurer. Mais il était très effrayé et ne voulait rien entendre. Il claquait des dents. Richard lui dit alors : « Mettez-vous au lit. Le temps vous semblera moins long. » Petroff se coucha. Mais la pièce était froide. Il grelottait visiblement. J'ordonnai qu'on lui mit une bouillotte et des couvertures. Je lui fis boire également du café chaud et du cognac.

Remarquant que son effroi ne cédait pas à ces prévenances, je lui demandai : « Mais qu'est-ce que vous vous figurez donc ? » Il me désigna craintivement ma poche où

se trouvait mon arme. Alors j'ai pris ce revolver et je le lui ai mis dans les mains (déposition Petroff du 10-12-37).

Ce geste l'a rassuré plus que toutes mes paroles. Il m'a rendu mon arme et a retrouvé sa voix pour m'interroger à son tour : « Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Je lui ai répondu en lui racontant une histoire. Je lui fournis de cigarettes et de tout ce qu'il pouvait désirer. A 3 heures, je suis descendu à Paris, chercher comme convenu M. Robert.

Mais celui-ci, au lieu de me suivre, me dit que rien ne pressait. Il lui échappa alors une parole qui fit naître mon inquiétude. Sans doute me supposait-il plus consentant que je n'étais. Il murmura : « Son affaire est claire » ou quelque chose de ce goût là. Mais je ne l'entendais pas de cette oreille. La révélation que ses intentions sur Petroff étaient différentes de ses affirmations anodines me trouva fermement et résolument opposé. Je protestai que j'étais à son service pour entreposer des armes et non pour autre chose que je ne saurais accepter. Il me regarda alors attentivement et, battant en retraite :

— Vous vous trompez, me dit-il. Ce qu'il y a, c'est que je ne puis m'occuper de ce Bulgare avant quelques jours. Ne vous alarmez pas ainsi sans raison.

J'aide à l'évasion du Bulgare

Mais il découvrit en même temps une nécessité soudaine de m'envoyer en déplacement à Bordeaux. Je devais partir le soir même. Je m'y refusais, alléguant que ma fiancée se trouvait à Baudelocque et que le jour de visite était le lendemain jeudi. M. Robert consentit alors à ce que je ne parte que le samedi matin, mais à la condition de garder Petroff jusque-là. Je dis oui, mais cela me tourmentait de m'absenter en laissant chez moi ce Bulgare après ce que j'avais entrevu des intentions de mon patron. J'ai passé la journée de jeudi indécis et perplexé. Des souvenirs, des détails me revenaient maintenant qui me troublaient de plus en plus. J'essayai de faire parler Petroff, mais celui-ci ne répondait à mes questions que par d'autres questions. Heureusement, rentrant le jeudi soir, j'ai trouvé Richard ivre. Nous nous sommes, ce jour-là, disputés violemment. Des paroles lui ont échappé qui soudain me fixèrent. Tout, en un instant, se coordonna et devint lumineux. Je me vis embarqué dans une affaire avec toutes ses conséquences. Je ne voulais pas de cela. Je pris alors, ce soir-là, la garde de Petroff et j'en profitai pour chercher avec lui le moyen de sortir de la mauvaise situation. Il vit que j'étais pâle et agité. Je lui fis part des craintes que j'avais quant à ma propre vie. Nous trouvâmes à la fin une solution et un moyen. C'était que, l'ayant détaché, j'emmenais Richard hors de la maison sous un prétexte. Il en profiterait pour partir et M. Robert ne pourrait pas me soupçonner.

Petroff pensa malheureusement que Marguerite pourrait s'opposer à sa fuite. Il n'eut rien de plus pressé que de la terrasser. Puis il courut d'une seule haleine jusqu'à la gendarmerie. La moralité de cette affaire est que si j'avais accepté de le tuer, je serais encore châtelain à cette heure, au lieu d'être en prison. Je ne regrette pas cependant d'avoir sauvé la vie de cet homme. Il le sait que sans moi il serait mort le lendemain. J'espère qu'il saura s'en souvenir pour venir me défendre.

J'ai pu m'apercevoir que la frayeur qu'il manifestait n'était pas chimérique. Il doit connaître M. Robert, mais sous un autre nom. En tout cas, il s'est découvert, sitôt libre, une raison pressante de mettre entre Paris et lui la plus grande distance. Il y possède un commerce, mais il a tout abandonné pour décampier aussitôt. Réfugié en Bulgarie, il ne veut plus revenir. Evidemment, il ne sera pas tranquille tant que notre patron commun sera en liberté. Le juge lui adresse en vain des convocations réglementaires. Le danger auquel il a échappé grâce à moi lui fait chérir l'éloignement. J'ai confiance en la parole qu'il m'a donnée de reconnaître et de parler à l'instant nécessaire (1).

Quand j'ai été arrêté, j'ai commencé par tout prendre à ma charge.

Puis, vers le 23 janvier, j'ai révélé soudain que c'est M. Robert qui m'avait commandé. On a su en même

(1) Notons, car ces lignes sont écrites entièrement de la main de Sigoyer et n'engagent que lui, que ses affirmations sont radicalement controversées par les confidences de M. Nicolas Petroff, publiées ici la semaine dernière.

temps que c'est moi qui, trahissant, avait détaché le Bulgare.

Les trahisons

Alors, comme un concert s'élevant soudain dans le silence, se mirent à pleuvoir chez le juge de perfides dépositions. Mon cousin et la mère de Lucette ayant reçu des ordres en conséquence, se mirent à m'accuser avec acharnement. Ces gens qui, pendant quarante jours, n'avaient rien trouvé à dire, se rappelèrent soudain que se trouvaient chez moi les papiers Richnowsky. Ils commencèrent par avvertir le juge de leur présence. Puis on se mit à trouver des objets inattendus. Jamais Petit Poucet perdu dans les grands bois n'aurait jalonné sa trace de miettes aussi nombreuses que j'en aurais, à l'entendre, laissé sur mon passage. Il fallait punir le bavard. On s'y employa activement. On réussit à obtenir d'un ami que je connais depuis treize ans, qu'il oublie que c'est mon cousin qui portait la machine. Le poste de T. S. F. et l'Olliver ont été déposés chez les Chicouane, en même temps. Je ne pouvais, tout de même, porter les deux ensemble. Il dit alors que je suis venu à deux jours différents, ce qui est impossible, à moins d'y être allé après mon arrestation.

Mon cousin prétend ensuite que je lui ai remis une valise. Il se garde toutefois de la faire retrouver. Sa maîtresse et lui en attestent l'existence, mais en font deux descriptions absolument opposées.

Le Parquet a ordonné, sans rire, des fouilles dans mon jardin. On en a défoncé la totalité de l'étendue, que des chiens spéciaux, amenés à grands frais, reniflaient à mesure. Mais l'archéologie seule a bénéficié de ces travaux considérables. On a trouvé des tessons réellement anciens.

M. Robert doit étudier avec soin les gazettes. Richnowsky, qui se porte mieux que moi, doit les parcourir aussi : « Lacht am letzten, lacht am lesten », dit un proverbe allemand. Ils comprennent, je le suppose, tous les deux cette langue.

Il viendra un jour où l'on se décidera à demander son prénom au commandant qui a fait entrer le fiancé de ma pseudo belle-mère à « la Providence ». Puis on demandera à mon cousin qu'est-ce qu'il venait faire chez moi quand je n'étais pas là, et qu'est-ce qu'il a été faire place des Ternes, le jour de mon retour de Cannes. Il l'a reconnu chez le juge, mais celui-ci s'est gardé de l'interroger plus avant.

Alors on examinera les ressources dont on vit chez mon ex-fiancée, sa mère et les deux amants de celle-ci. Mon cousin, sorti de prison sans argent, n'a encore aucun emploi. Puis on regardera où a été volé le secrétaire. On trouvera dans ce meuble le papier Vidalon sur lequel a signé Richnowsky. Alors on s'apercevra que l'ascenseur descend dans les sous-sols. On peut entrer et sortir discrètement sans être vu. Mais qui sait si, rue Blomet, la concierge n'aura pas remarqué davantage ? Un homme présentant bien, grisonnant, tout rasé, ni gros, ni mince,



Maître Moreteau, défenseur de Sigoyer, écoute, avec attention, les explications et théories de son client.

l'allure d'un officier en retraite, n'y est peut-être pas passé inaperçu. Ensuite, on se rappellera l'existence de l'homme au raglan mastic qui se trouvait chez Richnowsky le 24 novembre. Qu'arriverait-il si M. le juge d'instruction se décidait à montrer à Mme Pruchova quelques photographies ? Et s'il me confrontait avec Lucien Richard, avant que celui-ci ne disparaisse dans les oubliettes de Villejuif ?

Je vais copier, enfin, le passage d'une lettre que j'ai reçue de Cannes : « Ton cousin est là. Il couche ici. Il te fait dire qu'il a pas mal de choses qui t'intéressent. Mais il te les dira quand il te verra, car il ne peut en parler par lettre... » Et celui-ci, d'une autre lettre où la prudence de l'ancien fonctionnaire se montre un peu en défaut :

« Comme tu vas rentrer, je ne te donne pas de détails. Une conversation de deux heures fera le point de tout. »

Si M. l'inspecteur Bredin veut lire avec attention les indications qu'ici je donne, il y trouvera à la fois le chemin et la clef. Moi, je serai dans quelques jours en observation à Villejuif. M. le professeur Génil-Perrin a eu la bonté, me reconnaissant irresponsable, de me donner le moyen d'échapper au châtement. Comment se fait-il que je refuse l'aubaine de ce non-lieu ? C'est moi qui ai réclamé une observation médicale pour détruire son rapport, dont je ne veux à aucun prix. Seul le coupable peut désirer échapper par l'asile. Moi, j'ai confiance en la continuation de l'instruction, que n'entraveront pas toujours les préventions du juge.

Le Parquet hésitait à faire droit à ma requête. On voulait nommer trois contre-experts qui seraient venus, comme leur prédécesseur, me regarder cinq minutes. J'ai protesté : « Le rapport d'un grand professeur ne peut se

Près de la magnifique demeure de son patron au milieu des pins maritimes, sur la Riviera, Alain de Sigoyer, chauffeur stylé, joue avec le chien de son maître. C'est un tableau touchant, idyllique, n'est-ce pas ?





Dans la villa de Chevreuse, Sigoyer, entouré de journalistes, est interrogé par l'inspecteur Bredin, (le 2^e à g.). Au 1^{er} plan, de dos : Marguerite Dumauguier.

combattre que par une observation médicale. » Dieu, dans sa miséricorde, a permis que soit entendue la voix d'un innocent. J'en rends hommage au caractère de M. le Procureur de la République. Si je suis un coupable, je dois être châtié. Mais si je ne le suis pas, l'effroyable accusation qui pèse sur moi doit disparaître. Ma vie est finie et plus rien ne m'intéresse, mais il reste encore d'honnêtes gens qui portent mon vieux nom.

Tristesse...

Je vais, pour terminer ce chapitre, re-parler de ma fiancée. Pendant que je travaillais pour Robert, elle était au courant. Elle m'écrivait : « Sois prudent. C'est tout ce que je te demande. » Car il fallait de l'or pour élever l'enfant du Polonais.

Moi, qui voyais à l'horizon poindre les catastrophes, je m'inquiétais : « Et s'il m'arrive malheur ? »

Je copie textuellement la réponse à cette question que m'apporte une lettre du 8 septembre :

« Ne crois pas que je ne sois qu'une petite fille capable de ne t'aimer que si tu m'apportes le luxe et le bien-être. Je t'aime, crois-le, bien autrement que cela. Si tu as des ennuis, que tu es dans la peine ou un gros chagrin ; que tu sois bas et dégoûté de tout ; si jamais tout le monde t'abandonne, n'oublie pas qu'après de mon cœur tu trouveras toujours un refuge sûr et fidèle, que tu auras toujours une épaule où reposer ta tête lasse, et que je suis assez forte pour que tu puisses t'appuyer sur moi. »

(La lettre se trouve dans le dossier de M^e Frantz-Moreteau et peut être photographiée. J'en ai respecté le style et l'orthographe.)

Alors, quand j'ai été arrêté, je lui ai écrit une lettre. Huit jours passèrent. J'attendis, mais en vain.

Vaguement étonné, j'écrivis de nouveau. De nouveau même silence. Je me dis : « Ce n'est pas possible. On doit intercepter son courrier. » Je lui fis, pour y parer, remettre une lettre en mains propres et j'attendis, le cœur battant. Mais à celle-là non plus elle ne fit de réponse.

J'ai trouvé dans ma naïveté la force d'en souffrir. Chaque jour à l'heure du courrier je guettais le vaguemestre. Ensuite le cafard me prenait. Quelque chose montait de l'ombre et me serrait le cœur si douloureusement que j'en aurais crié. Je m'accoudais, le front dans les mains, à ma table, dans l'air devenu soudainement lourd et pesant. Je le sentais comme un poids sur mes épaules. C'était une sensation physique, matérielle à force d'intensité. Quand cela me prenait, le soir surtout, à l'heure où le pouls s'accélérait, à l'heure où les coins se noient d'ombre

lentement, je me serais cogné la tête au mur pour essayer d'y échapper.

Mes yeux, mes traits tirés, alarmèrent le surveillant. On vint me retirer tout ce dont j'aurais pu me servir pour me pendre. Le chef, ému de pitié, me prêtait les livres de la bibliothèque. Je les ai ouverts. Les mots dansaient devant mes yeux. Tout le temps je pensais. Celui qui n'est pas passé par là ne peut imaginer ce que cela peut être.

Un jour, enfin, c'était le 25 décembre, je n'en pouvais plus. J'ai voulu savoir à tout prix. J'ai pris une fois encore ma plume et je lui ai écrit :

« Lucette. C'est aujourd'hui Noël. Il y a de la joie partout. Moi, seul dans ma cellule, je pense à toi et je pleure.

« Je t'ai écrit trois fois pendant ces dernières semaines. Tu ne m'as pas répondu. Toi aussi, tu m'as abandonné ! »

« Vois-tu, je ne l'aurais pas cru, l'autre jour, que nous ne nous reverrions plus, et cependant, en te quittant, quelque chose me disait que c'était pour toujours. Mon cœur a été prophète, mais je n'ai pas compris sa voix.

« Je ne t'en veux pas et je comprends tes raisons. C'est la vie ! Le malheur et l'absence, qui sont comme l'hiver, effeuillent les fleurs fragiles des amours éphémères. Le tien s'en sera allé au premier souffle du nord. C'est la vie... »

« Te souviens-tu, ce jour où nous avons été à Suresnes ? Tandis que nous étions assis sous la tonnelle, je te regardais avec une secrète angoisse et je me disais : « Je reviens par miracle des portes de la mort. Je suis libre, ne désirant rien — tout ce dont j'ai souffert venant d'avoir trop désiré. » Je voulais fuir, car je savais bien que je t'aimerais et que je n'accepterais pas pour toi la médiocrité de la vie à laquelle je m'étais, pour moi, résigné. Mais devant ton regard je me suis retrouvé sans courage et nous nous sommes fiancés.

« Je ne regrette rien, car j'ai connu par toi six mois d'une folle espérance, et si je devais mourir demain, si c'était à recommencer, je donnerais sans hésiter ma vie pour retrouver ton baiser.

« Malheureusement, je ne mourrai pas demain. Dans quelque temps, il me faudra reprendre la vie de chaque jour et c'est alors que je souffrirai, car je porterai dans mon cœur le souvenir de ce qui aurait pu être et qui n'a pas été.

« Tu m'auras aimé moins que tes chats, car je t'ai vu pleurer de les quitter, et moi tu m'as laissé sans une parole de regret ou d'adieu.

« Lucette, était-ce cela que tu m'avais promis ? »

« Pendant que je t'écris, je repense à ce soir où nous revenions de Melun et où, repartant pour Nice, je te disais au revoir dans le hall de la gare de Lyon. Tu pleurais, ce soir-là, à l'idée que peut-être j'allais ne plus revenir. Et pourtant j'étais près de toi, et je t'embrassais, et je te rassurais de mon mieux de tout mon cœur sincère. Juge ce que je puis souffrir aujourd'hui dans ma solitude et mon abandon ! »

« Mais j'ai tort de te dire cela, car je ne veux pas de ta pitié. Je souffre. Je saurai cacher la blessure. »

A. de Sigoyer

(A suivre.)

Confidences recueillies par Hubert BOUCHET.

VOTRE POITRINE



trop petite, descendue ou trop grosse, sera en quelques jours, ronde, ferme et bien en place, quel que soit votre âge ou votre cas. Ecrivez-moi en toute confiance comme à une amie, je vous enverrai gratuitement la recette merveilleuse, d'usage externe et sans aucun danger pour la santé, que vous emploierez en secret. Méthode actuellement employée par la plupart des vedettes du théâtre et du cinéma et recommandée par les spécialistes esthéticiens. Discretion absolue. Mme EVA (laboratoire D 2) 12, rue des Archives, Paris.

Quelques attestations :

...grâce à vous, j'ai retrouvé la fermeté de mes seins abîmés par la maternité. Merci. (Mme L. à Clermont-Ferrand).
N'ayant jamais eu de poitrine, j'essayai votre merveilleuse recette externe et en peu de temps j'obtins un buste de grosseur normale et très ferme. Toute ma reconnaissance. (Mlle D. à Paris).
Mes seins trop gros et lourds sont devenus petits et fermes grâce à votre produit. Ma gratitude émue. (Mme C. à Evreux).
...je regrette de ne pas avoir commencé plus tôt. (Mme L. à Thiéblemont).

“succès garanti”



RIDES, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc. ; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou fêlé, atténués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

Cheveux poivre et sel

« Les blancs jouent et gagnent et c'est vous qui perdez »

Vous perdez votre apparence de jeunesse, si incompatible avec des cheveux gris, et vous perdez aussi votre situation qui exige une présentation impeccable.

Jusqu'à ce jour, pour lutter contre les cheveux blancs, il n'existait qu'un remède : la teinture ; mais un nouveau traitement a été mis au point qui rend aux cheveux blancs leurs teintes primitives. Que vous soyez blond, roux ou brun, vous employez le même produit et, comme par miracle, vos cheveux blancs se recolorent progressivement et, en même temps, les autres cessent de tomber et deviennent plus souples et plus sains.

Vous êtes incrédule ! Faites un essai. Notice sur demande contre 0 fr. 65 en timbres : Laboratoire A. R., 108, rue de Paris, Clamart. Téléphone : Mich. 06-68.

Ce procédé est compatible avec l'indésirable et avec une teinture antérieure.

Le roman le plus truculent

FRANÇOIS DALLET LES PIEDS DU DIABLE

ROMAN

1 vol. 18 fr.

“ A 100.000 piques au-dessus de Clochemerle. ”

Micromégas.

“ Un livre truculent, bon garçon, débraillé, optimiste ; le geste hardi d'un ivrogne tourne au fait divers avec un cadavre à la clé. ”

Marcel Lapierre (Le Peuple).

ÉDITIONS DENOËL

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Bourzault, PARIS-17^e

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remères Woods Ltd. 167 Strand (219 TAO), Londres WC 3.

LA REPOUSSE DES CHEVEUX EST-ELLE POSSIBLE ?

Vous avez déjà essayé divers traitements et vous vous étonnez de n'obtenir aucun résultat.

En étudiant la véritable cause de la chute et de la déperdition des cheveux, un célèbre praticien de Paris a solutionné le problème.

La chute des cheveux est due surtout à des causes générales de nature arthritique et à des insuffisances de glandes internes, spécialement la préhypophyse, la thyroïde, la surrénale et le foie. La médication interne, spécifique et inoffensive, est représentée par les cachets capillaires du docteur J.-P. Clary. Elle empêche la chute, favorise la repousse des cheveux et elle est heureusement complétée par l'application journalière sur le cuir chevelu de la Sève capillaire du docteur J.-P. Clary.

Dans les cas de chute légère prise à ses débuts, l'arrêt se produit en quelques jours par l'emploi seul de la Sève capillaire du docteur J.-P. Clary.

Arrêter la chute des cheveux c'est prévenir la calvitie. Mais le plus difficile à vaincre en la circonstance, ce n'est pas le mal, mais le scepticisme si naturel des intéressés après tant d'essais infructueux.

Brochure gratuite sur simple demande. Cachets capillaires du docteur J.-P. Clary : 22 francs.

Sève capillaire du docteur J.-P. Clary : 22 francs.

Brillantine du docteur J.-P. Clary (à base de stéroïdes et de vitamines E) : 12 francs.

Laboratoires du docteur J.-P. Clary, 72, avenue Kleber, Paris.

LA COLLECTION LA CLÉ
PUBLIE LES MEILLEURS ROMANS POLICIERS
4 FR. LE VOLUME
En vente partout
Vient de paraître :
LA MAIN GANTÉE DE NOIR
par Hulbert FOOTNER
Traduit de l'anglais par S. Saint-Clair
F. ROUFF, éditeur, PARIS

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8^e)
CAR. 19-45

ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENNELLE — PARIS (VI^e)

Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TELEPHONE : LITRE 46-17
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS
COMPTE-CHEQUE POSTAL : N^o 1298-37

6 mois 12 mois
France et Colonies 41 » 77 »
Etranger, Union postale 54 » 99 »
Etranger, Autres pays 77 » 119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

LA DOUBLE DISPARITION DU LAURAGUAIS

sins, qu'elle se rendait à son ancienne métairie pour y vendre quelques outils et appareils aratoires, dernière liquidation de son ancienne exploitation. Deux mois se sont écoulés ; on n'a plus entendu parler de la femme Clerc, ni de sa fillette. Le sort de l'enfant, plus pitoyable dans le cas d'une fugue, finit par alarmer l'opinion et la justice, qui a voulu éclaircir l'affaire.

Elle n'y a guère réussi, sinon à établir qu'il ne peut s'agir que d'un accident ou d'un crime.

L'examen du petit appartement qu'occupait au premier étage de la rue Saint-Antoine la disparue, indique que tout est disposé comme si la locataire allait revenir d'un moment à l'autre. En s'en allant, Antoinette Vayssière n'emportait aucun paquet. Tous les effets sont là. Du linge sèche sur une corde, les bas sont jetés sur une chaise, des victuailles, notamment de la viande crue, attendent la cuisinière. A l'intérieur d'un placard, dans une boîte, on a trouvé un livret de caisse d'épargne de 2.000 francs, entre les feuillets duquel sont glissés deux billets de 100 francs.

La mère et la fille, parties pour la métairie, n'y ont pas été vues, disent les occupants. Alors, où sont-elles allées ? Pourquoi ne sont-elles pas revenues ?

On n'en sait rien. Mais il y a une intrigue à l'origine de ce départ pour l'inconnu. Les ustensiles de culture et, notamment un rateau-faneur de l'ancienne exploitation agricole, devaient être vendus le 23 janvier, jour de la disparition, au métayer de la ferme la plus proche, celle de Laoujou. C'est un sujet russe, du nom de Choclazeur, marié à une Slave et vivant dans ce lieu isolé avec elle et un valet de nationalité russe aussi, le sieur Andréze, à demi infirme, qui assure les soins du bétail.

Or, Choclazeur paraît avoir été l'amant de la femme Clerc. Il s'en défend en termes laconiques, car il ne parle qu'un français petit nègre, mais avec fermeté.

Et pourtant...

Dans cette étroite rue Saint-Antoine qui traverse toute une partie de Revel, tout le monde l'a vu, et les gens de l'hôtel de la Lune, et le patron du café des Négociants qui lui fait face, et les repasseuses, curieuses et éveillées derrière la vitre et, surtout, M. Bernis, le cordonnier, qui occupe le rez-de-chaussée au-dessous de l'appartement de la disparue, et Mme Bernis, et tous.

— Dans la nuit du 2 au 3 novembre, nous disent M. et Mme Bernis, il a couché dans l'appartement d'Antoinette Clerc ; il y est entré à 9 heures du soir ; il en est

Antoinette Clerc, la mère de la petite Denise, ne pouvant à elle seule assurer les travaux des champs, se plaça comme laveuse de vaisselle à l'hôtel de la Lune.

sorti à 6 heures et demie du matin.

— Vers 4 heures de l'après-midi, le 2 novembre, nous confirme M. Bernis, qu'appuie à chaque instant sa femme, présente à notre entretien, un étranger, parlant très mal le français, se présente et demande Mme Clerc, notre voisine, avec laquelle nous sommes en excellents termes. Nous lui indiquons qu'elle est à son travail à l'hôtel de la Lune, et qu'elle ne sera libre que dans quelque temps.

« L'étranger se résigne et comme, rien ne presse, il profite de l'attente pour me faire pratiquer sur l'heure une petite réparation à sa chaussure.

« Il sort, il attend, dans le café des Négociants, en face l'hôtel, la sortie de la femme Clerc, prend l'apéritif avec elle, etc... voilà.

« A 21 heures, au moment où nous nous disposons à mettre les volets au magasin, nous apercevons notre étranger qui fait les cent pas dans la rue Saint-Antoine. Puis la fillette de Mme Clerc, la petite Denise, sort, va à l'homme qui la prend par la main, et tous deux entrent dans la maison ; ils montent dans l'appartement... »

« ... Le lendemain matin, à 6 h. 30, comme je venais d'ouvrir le magasin, ajoute Mme Bernis, notre homme passe devant la vitrine, il sortait du corridor ; il avait passé la nuit là-haut. »

— Non, non, ce n'est pas exact, a répondu Choclazeur, à la confrontation.

— Pourquoi nier une telle évidence, interroge en nous regardant, Mme Bernis. Et nous ne sommes pas les seuls à l'avoir vu. Il y a un témoin sur la route de Saint-Ferréol, et qui le connaît bien, et qui l'a vu passer devant sa porte, à grands pas et qui a dit : « Hé bien, s'il continue de ce train, il sera bientôt là-haut. »

Là-haut, c'est loin. En marchant bien il faut compter, de Revel aux métairies de Laoujou et d'En Roujou une heure et demie de temps. Comme nous l'avons dit, c'est la pleine brousse.

Pas de chemin, pas de sentier, des pistes



La disparue occupait un appartement au premier étage de la rue St-Antoine.

Toulouse.

(De notre correspondant particulier.)

Il n'est pas à dire qu'elle tint beaucoup de place dans la vie, cette humble laveuse de vaisselle de l'hôtel de la Lune, dans la petite ville de Revel, où les rues sont étroites et où tout le monde apparaît sur les seuils des portes. Mais depuis qu'elle a disparu, tout le monde se souvient d'elle, chacun à quelque chose à dire, et il n'est qu'une rumeur : on l'a assassinée !

Antoinette Clerc, épouse Vayssière, séparée depuis longtemps de son mari qui lui a laissé une fillette de dix ans, est âgée de 35 ans. C'est une rurale, une métayère, comme on dit dans le pays, c'est-à-dire une cultivatrice exploitant la terre pour le compte du propriétaire, à demi fruit. Séparée de son mari, elle s'associa avec un certain Pierre Pech, pour continuer les travaux de la métairie « En Roujou », perdue dans les landes des premiers contreforts de la Montagne Noire, sur des plateaux désertiques, aux confins des départements de la Haute-Garonne, du Tarn et de l'Aude. Mais Pech mourut, en octobre dernier, à l'hôpital de Castelnaudary, après une longue maladie. Sa compagne ne pouvant à elle seule assurer les travaux des champs, vint avec sa fillette dans la ville proche de Revel, pour « s'y placer ».

A l'hôtel de la Lune, on la prit pour laver la vaisselle, deux heures par jour.

— C'était un bon service, nous dit l'hôtière, tellement que mon mari, ne pouvant l'employer toute la journée, lui cherchait un complément de travail ailleurs, pour ne point la perdre.

Il devait la perdre tout de même, car le 23 janvier, à dix heures du matin, Antoinette Clerc, tenant par la main sa fillette, quitta Revel pour ne plus y revenir. Et depuis, on la recherche, car cette disparition est particulièrement suspecte. La laveuse de vaisselle avait annoncé, en effet, à ses amis et à ses voi-



De Labécède à Revel, une rumeur : c'est un crime ! En bas : les époux Bernis, qui ont vu le russe Choclazeur.

des Parisiennes elles-mêmes qui, pourtant, prennent des taxis conduits par un officier russe, n'y sont pas insensibles ?

Antoinette Clerc est-elle partie avec un souffle d'amour dans l'âme le 23 janvier ? En tout cas, elle était rayonnante, nous dit Mme Bernis, et la petite Denise aussi était très heureuse, car elle allait chercher, dit-elle, son petit chien terrier, qui devait s'ennuyer là-bas sans elle.

C'est l'impression aussi qu'a recueillie Mme Raynaud, la dernière personne qui a vu la disparue, vers dix heures et demie, à la sortie de Revel, sur la route de Saint-Ferréol. La chiffonnière a essayé vainement, même, de la retenir à déjeuner.

— Oh ! il fait tellement beau, a reparti la dame Clerc.

Et elle est partie joyeuse dans le soleil.

Il y a bien des chasseurs qui prétendent, aussi, avoir vu une femme, là-haut, dans le bled, menant une enfant par la main.

Mais quand on a parlé de témoigner devant les gendarmes, les Nemrod ont cousu leurs lèvres ; c'est que la chasse est fermée.

Que sont devenues les deux disparues ? Si nous vivions au temps de la Bête du Gévaudan, il n'y aurait qu'à accuser les loups. Ce qu'il devait en pulluler, là-haut !

A Labécède, les mauvaises langues prétendent que les cochons sont encore plus voraces de chair humaine que les loups. La Bête du Gévaudan ne mangeait que le cœur et le foie de ses victimes ; les cochons, eux, n'en laissent rien.

Et l'élevage des porcs est intense dans les fermes isolées de la lande lauraguaise.

Alex COUTET.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner notre PROBLÈME POLICIER :

Voulez-vous jouer au Détective ?

Souvenirs d'un

III. - AUPAYS DES MÉSAVENTURES

Nous restâmes donc à Gold Field. Je n'avais pas à me plaindre (1) Nini gagnait par son travail de quarante à cinquante dollars par jour. J'étais respecté par tous les macs. C'était une belle situation.

— Une dépêche pour toi, m'annonça un jour Ajax. Elle vient de France.

On m'annonçait la mort de mon père. A Paris, on avait besoin de ma présence pour régler la succession. Il fallait partir.

Mais Nini?... Je ne pouvais songer à l'emmener avec moi.

— Laisse-là à Gold Field, me conseilla Ajax. Les copains et moi, nous aurons l'œil sur elle.

Les adieux furent émouvants. L'ancien lutteur pleurait d'attendrissement devant les larmes de ma femme, qui jurait de se souvenir de moi et de me conserver sa fidélité.

Je foulais, de nouveau, avec plaisir, le sol de la France et de Paris. Peu d'événements étaient survenus depuis deux ans que j'avais quitté la capitale. Je retrouvais mes amis, mes parents. Il y avait trois semaines que mon père avait été enterré. Il était mort bêtement d'ennui, dans sa petite villa banlieusarde, lui qui se faisait une joie anticipée d'y planter ses rosiers, quand aurait sonné l'heure de sa retraite.

Je fis fleurir sa tombe. J'ai toujours eu le sentiment de la famille. Puis, après avoir régularisé la situation avec mon frère et ma mère, je m'occupai de mes propres affaires.

Celles-ci, à la vérité, ne cadraient guère avec l'atmosphère de deuil et de douleur où je vivais. Après avoir rappelé, en commun, dans la chambre paternelle, les souvenirs du défunt, sa bonté d'âme, sa grandeur de caractère, après avoir reçu les visites de condoléances qui se prolongeaient d'une façon presque gênante, je me rendais le soir au 13 de la rue Rochecouart où Louise, de célèbre mémoire parmi les tauliers, avait sa maison. J'avais résolu de profiter de mon voyage forcé pour trouver une femme. Comme le business marchait à merveille, en Amérique, pourquoi ne pas faire travailler deux filles d'amour au lieu d'une ?

Je rencontrai Augustine, une Jurassienne, forte et brune fille. Elle accepta de partir avec moi. Pour lui faire passer plus facilement la barrière sévère de l'immigration, je décidai de me marier avec elle, en empruntant les papiers d'un camarade.

Six semaines plus tard, nous partions pour Londres. De là, nous gagnâmes Liverpool pour nous embarquer à bord du *Lusitania*. Le paquebot, après avoir touché Kingston (Irlande), pour y prendre la poste et les derniers passagers, cingla vers New-York. Le temps était si beau qu'il ne mit pas plus de quatre jours et seize heures pour effectuer la traversée.

Avant de débarquer, il fallut subir les formalités de l'immigration. Je ne m'en souciais pas trop. Lors de mon premier voyage, tout s'était passé normalement. J'espérais qu'il en serait de même au second.

L'officier me posa les questions en anglais. Désinvolte, je répondis dans la même langue.

— Etes-vous déjà venu aux Etats-Unis ? demanda-t-il.

Sans hésiter, je répondis :

— Non !...

Je le vis sursauter. Il me regarda sévèrement. Puis d'un ton rogue :

— Allez vous asseoir ! ordonna-t-il.

Je compris. Mon accent de l'ouest m'avait trahi. On ne pouvait pas posséder cet accent si rauque sans avoir vécu parmi les toucheurs de bœufs ou les prospecteurs de l'Arizona et de la Névada. J'avais commis une grosse erreur de vouloir parler la langue de Shakespeare.

On nous emmena, ma femme et moi, à Ellis-Island. Nous comparûmes séparément devant le *Board Office Commissioner*. Ce fut la catastrophe. Les réponses de la Jurassienne et les miennes ne concordaient pas. Nous étions jugés comme indésirables et refoulés.

Quatre jours plus tard, une vedette venait nous cher-

(1) Voir DÉTECTIVE, n° 489 et 490.

Un soir, une femme prit la casquette d'un passant et la lança pour plaisanter au fond de son "crible".

MAUVAIS GARÇON



cher à Ellis-Island pour nous conduire au *Lusitania* qui reprenait le chemin de la mer.

A Liverpool, où l'on nous débarqua, nous devions attendre deux jours avant de passer devant une nouvelle commission qui jugerait notre cas. Nous logions à l'*Hôtel des Emigrants*. Depuis New-York, je ne cessais pas de rager. Comme une certaine liberté nous était laissée, je résolus de m'enfuir. Je remis cinquante dollars à Augustine.

— Ils te relâcheront bientôt, lui dis-je. Rendez-vous à Paris, à l'hôtel où nous avons passé notre première nuit. Tâche de garder ta langue jusqu'à demain soir. Inutile, pour moi, d'avoir à mes trousses tous les policiers d'Angleterre !...

Pour dérouter les recherches possibles, je filai d'abord sur Edimbourg. Il était sept heures du matin quand j'arrivai dans cette ville. On était au mois de juillet. Sans m'arrêter un seul instant, je pris, de là, un billet direct pour Paris : Londres, Newhaven, Dieppe, le voyage s'accomplit sans alerte, j'étais sauvé.

Durant ce temps — je le sus quelques jours plus tard, lorsqu'elle vint au rendez-vous fixé — Augustine amusait nos gardiens anglais en leur faisant croire que j'étais allé aux courses de Liverpool ou dans une maison de jeux. On fouilla champs de courses et tripots. Vainement, bien entendu !



Cette tentative de traite des blanches m'avait définitivement dégoûté. J'enfermai ma Jurassienne dans une

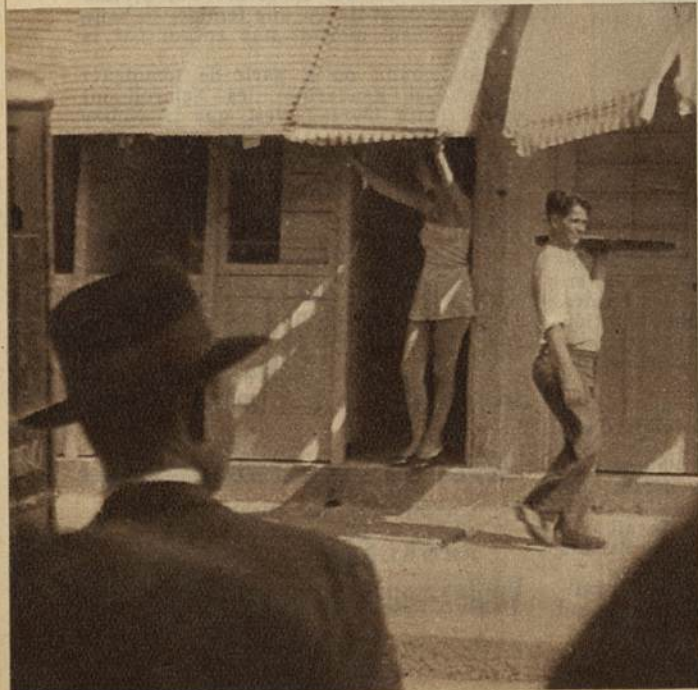
maison close, au 7 de la rue du Hanovre, puis je m'en fus me reposer de mes émotions dans un petit village de l'Oise. La pêche, sport calme, me remit les nerfs d'aplomb.

Cependant, j'étais inquiet. Depuis longtemps, j'étais sans nouvelles de Nini-la-Rousse. Au début de mon séjour en France, elle m'avait envoyé régulièrement cent cinquante dollars par semaine. Puis, c'avait été le silence. A un télégramme envoyé par mes soins, Ajax répondit par une lettre.

Nini s'était enfuie avec le plongeur de son restaurant, Alfred, un petit gnome bancal et borgne qui ne pesait pas plus de cent livres. Tous les camarades avaient quitté Gold Field. Le filon était épuisé. Master Tom et Master Bob, les deux détectives, amis d'Ajax, s'étaient mis à la recherche des fugitifs. On avait retrouvé leurs traces à Reno. Mais ils n'avaient pu trouver de « crible » à louer, car leur histoire étant connue, toutes les prostituées et tous les macs les avaient mis à l'index. Ils avaient dû chercher fortune ailleurs. Où ? D'aucuns murmuraient qu'ils s'étaient réfugiés en Californie.

Un coup de fureur me saisit. Je brisai mes cannes à pêche ; je me précipitai au bureau de poste le plus proche et je retins par téléphone une cabine sur le prochain paquebot en partance pour le Canada. Je ne pouvais songer, en effet, à rentrer en Amérique par New-York. J'appréhendais, après ma dernière mésaventure, de me retrouver face à face avec l'officier de l'immigration.

Le Parisien, bateau anglais, mi-steamer, mi-cargo, mit





A Québec, la ville aux mille cloches, la plus jeune prostituée n'avait pas moins de 50 ans... - Le « Lusitania » nous débarqua à Liverpool, où nous dûmes attendre deux jours pour passer devant une autre commission d'émigration.



une abondante vapeur, sitôt que la route grimpait. Il nous fallut sept heures pour gagner Sacramento.



Nous allâmes nous installer à Butte, dans le Montana, sur la frontière canadienne. Triste ville dont les maisons de bois se serrèrent autour des immenses fonderies de cuivre. Pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe. Les vapeurs sulfuriques tuaient toute verdure. La population était composée, en grande partie, d'Italiens, de Suédois et de Norvégiens. Elle était sans joie. Ces hommes étaient plus ou moins intoxiqués par les gaz délétères. Ils devaient se nourrir uniquement de laitage. Partout, on rencontrait leurs visages tragi-ques, couleur de cire jaune, où des yeux enfoncés brûlaient de fièvre. Ils ne vivaient guère. Et au bout de la grande rue qui butait contre la montagne, le cimetière s'agrandissait tous les jours.

Mais ils étaient grassement payés, et les tauliers y trouvaient leur profit. Les tenanciers de maisons, de tri-pots, et les menuisiers, fabricants de cercueils, étaient ceux qui arboraient les mines les plus resplendissantes de santé et les portefeuilles les plus garnis.

Les jours de paie, c'était la ruée vers le plaisir. Ces cadavres ambulants, déjà promis à la fosse, n'en avaient que plus soif de jouissance charnelle.

Pour nous, la vie continuait, ici comme ailleurs. Seul le cadre changeait. Tandis que Nini la Rousse, qui paraissait avoir oublié son escapade, gagnait une moyenne de cinquante dollars par jour, je passais mon temps au bar de l'A. B. C., en compagnie d'autres affranchis.

Les patrons de l'A. B. C. se nommaient Revera et Jules Dufour. Ce dernier, que j'avais connu alors qu'il tenait une maison au Havre, ne pouvait pas nous supporter. Nous apprimes quelque temps plus tard qu'il était en combine avec un avocat, un détective, un juge de paix. Il nous vendait au détective qui s'empressait de nous arrêter. Puis, venant nous voir au poste de police, nous recommandait un avocat que, de bonne foi, nous nous empressions de prendre. Mais les plaidoiries de ce maître du barreau n'avaient aucun succès sur le vieux juge, à demi gâteux, qui nous infligeait l'amende la plus forte.

Le quatuor se partageait, ensuite, les bénéfices de cette petite opération morale.

Des *hands-up* avaient lieu fréquemment à Butte. Un jour que nous nous étions rendus dans une maison de campagne, située à douze milles de Butte, des bandits, en notre absence, attaquèrent le bar. Un de nos camarades, Berger le Canadien, qui avait fait mine de porter la main à sa poche, fut tué.

Des batailles rangées éclataient parfois entre la police et les *hands-upmen*. A dix milles de Butte, ceux-ci ayant

attaqué un parc d'attractions, les inspecteurs de Butte se mirent à leur poursuite. Il y eut un grand nombre de morts et de blessés.

Un soir, dans les allées, une femme, par manière de plaisanterie, prit la casquette d'un ouvrier qui passait et la lança au fond de son *crible*. L'homme entra dans la chambre pour ramasser son couvre-chef. Comme la fille le lutinait, il la gifla. Aussitôt, la prostituée — c'était la femme à Bobotte — se mit à siffler. Les voisins, croyant leur camarade en danger, sifflèrent à leur tour. L'homme prit peur et s'enfuit. Un policeman qui arrivait, revolver au poing, l'ajusta et l'abattit raide d'une balle dans la tête. On s'aperçut alors qu'il s'agissait du fils d'un des plus gros brasseurs de Butte.

Cet... incident faillit compromettre notre situation. Paulin, qui était venu nous rejoindre et qui ne passait pas un jour sans écopier d'amende, nous déclara, un soir :

— Il y aura une rafle cette nuit...

Nous partîmes quelques jours à Anaconda pour attendre que le calme se fût rétabli. Mais ce furent, par la suite, alertes incessantes, descentes de polices fréquentes, perquisitions multipliées. Tant et si bien que je décidais de quitter ce pays peu hospitalier pour Sunlight City. Je fis part de ma décision à Nini la Rousse, qui poussa un soupir éloquent. Cette femme n'aimait pas l'aventure. Elle rêvait d'une place stable. La galanterie n'était pas sa vocation. Depuis quelque temps, d'ailleurs, elle mettait moins de cœur à l'ouvrage. Ses gains avaient baissé et elle maigrissait rapidement.

— Allons à Sunlight City, acquiesça-t-elle.

Comme je me disposais à prendre le train, je me sentis frappé à l'épaule. Derrière moi, se tenaient deux détectives : Joe William qui mâchonnait un éternel cigare, et Jimmy Linch dont les chaussures mesuraient un impressionnant quarante-six de pointure.

— Police... vous arrête... grommela William.

Je compris que c'était là un nouveau coup de Jules Dufour. Au poste, on me rendit ma liberté, moyennant une caution de cent dollars et l'on me pria poliment de me présenter le lendemain, à neuf heures, pour passer en jugement.

Je fus exact au rendez-vous. Devant la porte, je trouvais Joe William.

— Vous avez le temps, boys, me dit le policier. Si nous allons prendre un verre.

— Volontiers !...

Au bar voisin, nous vîmes entrer bientôt le *city-attorney* et le juge, à qui William me présenta. Nous trinquâmes ensemble, discutâmes de choses et d'autres. Comme neuf heures sonnaient, le juge frappa dans ses mains en déclarant d'une voix pointue :

— Maintenant, chacun reprend sa place. Je suis juge, vous êtes inculpé. Mon cher, allons au tribunal.

On jugeait, avant moi, un mineur inculpé de brutalités sur la personne de sa femme. Celle-ci, devant le tribunal, se dévêtit à demi pour montrer la marque des coups. Dressé sur son fauteuil, ajustant ses lorgnons d'une main, le juge grimaçait de fureur :

— Vous voyez cet homme ? (et son doigt maigre me désignait). C'est un maquereau. Et pourtant, il n'a jamais battu sa femme... Mon ami, vous êtes un salaud... Cinquante dollars d'amende !

Ce fut mon tour. Le juge me gratifia d'un sourire. C'était de bon augure. En effet, il me reconnut innocent, m'acquitta, mais oublia de me faire rendre les cent dollars de caution.

Pourtant je n'avais pas abandonné le projet de changer de pays. Le lendemain, je quittais Butte, sans espoir de retour. Mais je n'oubliais pas, avant mon départ, de remercier Jules Dufour de ses délicates attentions vis-à-vis de moi. Trois dents cassées d'un coup de poing nerveux me rappelleront souvent à son souvenir.

(A suivre.)

Souvenirs recueillis par Etienne HERVIER.

La mise en page de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.

On nous emmena à Ellis-Island, mais nos réponses ne concordant pas, nous fûmes jugés indésirables et refoulés.



L'ÉLECTRICITÉ



*Pourquoi
le traitement
par
l'électricité
guérit:*

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **apprendre immédiatement**. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

**Système Nerveux et de
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les
Maladie des Voies Digestives et du
Système Musculaire et Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'électricité galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.75, cartes 1 fr

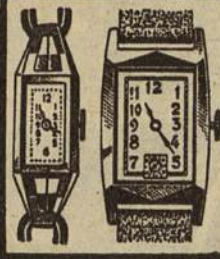
Notre Concours

Il y a dans cet arbre magique

Pour chacun un superbe Cadeau !!!

Il suffit d'assembler les lettres dispersées pour former un proverbe

A TITRE DE PROPAGANDE. Une marque de montres connue distribuera parmi les réponses exactes



5000 COFFRETS

renf' chacun 2 Montres HOMME & DAME mouvement ancre 15 rubis, GARANTI 10 ANS.

Chaque personne qui répondra dans le délai de 15 jours peut recevoir notre joli cadeau.

Rien à payer - Pas d'obligation d'achat

Répondez de suite en joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse au Rayon 196, de la GRANDE MANUFACTURE, r. Malebranche, Paris.

DISTRIBUTION



à titre de lancement
4.000 bagues "VALOR"
au prix exceptionnel de **9 fr.**



chaque client pourra commander au plus deux bagues; avec la commande ajouter une bague en papier pour mesure. Paiement après réception et complète satisfaction.
Établissements VALOR, Rayon 5
82, Boulevard Murat, PARIS (16^e)

ACCORDÉONS — Instruments de musique



**Vente directe
du fabricant
aux particuliers**

— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.

Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

Affranchir lettres 1.75, cartes post. 1. »

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

**Sans calomel — et vous sauterez du lit
le matin "gonflé à bloc"**

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir!

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les PETITES PILULES Carters pour le Foie. Ttes Pharmacies : 9 frs 75.

DES MUSCLES EN 30 JOURS NOUS LE GARANTISSONS

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de muscles ». En trente jours, nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de quatre centimètres les muscles de vos bras et de douze centimètres ceux de votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince; nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène, et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

ET EN CENT CINQUANTE JOURS

Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail; mais, dès le septième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps, nous vous demanderons simplement de vous regarder dans une glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement de la tête aux pieds.

NOUS AGISSONS ÉGALEMENT SUR VOS ORGANES INTÉRIEURS

Nous vous ferons heureux de vivre: vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention; ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles,



BON GRATUIT

A DECOUPER OU A RECOPIER
DYNAM-INSTITUT (Section A 66)
25, rue d'Asstorg, Paris (8^e)

Veillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé: « Comment former ses muscles » (L'Education physique de la nation française), ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 2 francs en timbres-poste pour frais d'envoi.

NOM
ADRESSE

TRAVAILLEURS

ERES a fabriqué pour
vous la montre à

TRIPLE PROTECTION

mouvement à l'abri de la
poussière et des
chocs.

**CHRONOMÈTRE
LE TRAVAIL 49**

En Komior qui égale l'or 69
Antimagnétique 69 et 79
Garantie 5 ans sur facture.

ERES respecte sa garantie
Envoi contre remboursement
Vendue exclusivement chez

ERES
Service S

50, CHAUSSEE-D'ANTIN, PARIS
Métro Chaussee-d'Antin
15, rue des Noyers, à Besançon



Vous ne serez plus

CHAUVES avec Capillogène

53, Bd Haussmann, PARIS (9^e)
Tél: Opéra 40-34

**Guérison rapide
de la Calvitie**



M^{me} MAX Voyante, diplôme international. Tarots.
Lignes mains. Guide, renseigne,
ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et
par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poisson-
nière, Paris-9^e (M^o Barbès-Poissonnière-Gare du
Nord.)

ÉCOULEMENTS TARIS

Cystite, hypertrophie de la prostate
Traitement efficace, sans danger par
puissant antiseptique urinaire:

PAGÉOL
CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes.
Paris. - Rens. gratuits Ec service n^o 601



GRANDIR

de 10 à 15 c/m. et devenir fort.
Env. disc. Proc. COPP. Cont.
2 timb. Remboursé en cas
d'insuccès. Dr. Institut Mo-
derne n° 144 Voiron (Isère)

ALTA

présente
ARC

LA NOUVELLE MONTRE-BRACELET
EPOUSANT LA FORME DU POIGNET
(rectangulaire ou tonneau)



49 fr.

avec verre incas-
sable bracelet
métal chromé :
69 fr.

Garantie 5 ans sur facture
ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT
Ouvert tous les jours sauf Dimanche

D. ALTA, 120, rue de Rivoli
PARIS (Métro Châtelet)

Concessionnaire à Lille : 55, rue de Béthune



la Timidité

est vaincue en 8 jours
par un système inédit et
radical, clairement exposé dans un très intéressant
ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre
1 franc en timbres. Ecrire au Docteur V. D.
Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

MONSIEUR ! C'est vous le coupable si MADAME EST FRIGIDE



Comment
Assurer
l'Harmonie
Sexuelle

Les plus intimes rapports conjugaux peuvent remplir de déception ou de découragement, ou au contraire, transporter de joie et d'exaltation. Il n'en tient qu'à vous, Monsieur. Si vous n'avez pas déjà entendu parler des résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau SUPER-ORMOSAN-A (Double-Force), vous tiendrez certainement à essayer ce "Véritable Elixir de Jeunesse - de Puissance Vitale". Cette surprenante découverte répond si bien aux besoins de l'homme épuisé, affaibli, nerveux, dont l'organisme réclame une réjuvenescence intégrale, que ses effets aussi étonnants que bienfaisants ont excité de l'intérêt dans le monde entier.

Voici, enfin, un remède auquel on peut se fier absolument pour obtenir les effets réjuvenescents désirés, même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés. Son action est rapide, sûre et certaine - quel que soit votre âge. Essayez l'infailible SUPER-ORMOSAN-A (Double Force) dès aujourd'hui, et constatez-en les résultats étonnants. Recommandé par tous les pharmaciens, car il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la réjuvenescence intégrale et un complet développement physique, vous sera envoyée gratuitement et discrètement sur simple demande. Adresse : Pharmacie Vauv, 72, Avenue Kléber, Service 71 C, Paris.

"SUPER-ORMOSAN-A", pour hommes, ainsi que "ORMOSAN-B", puissant régénérateur des femmes, s'obtiennent dans toutes pharmacies.

Je m'défends



JOJO "LA BOBINE"

Tu crois que cela va s'arranger ? me dit Bébert, scandalisé. Alors c'est la fin de tout si l'on n'a même pas le temps de respirer entre deux guerres. En tout cas, moi, c'est réglé, j'ai compris, je n'y retourne pas.

Si Bébert, entre deux apéritifs, prenait une telle décision, c'est qu'il était sûr, vu sa corpulence et son âge, que ce nouveau sacrifice ne lui serait pas demandé.

D'ailleurs, j'allais rappeler à Bébert son action vraie pendant l'héroïque période quand ses yeux se fixèrent sur un individu d'un certain âge, vêtu d'un bleu de mécanicien, un sac d'outils à son épaule, et qui regardait attentivement une superbe voiture rangée le long du trottoir.

Tiens, regarde, le type en bleu, c'est Jojo « La Bobine », tu vas te rendre compte, il va opérer. Celui-là, c'est un boulot.

En effet, je dois avouer qu'à première vue, Jojo « La Bobine » m'a paru être un boulot. Le plus naturellement du monde il venait de lever le capot de la voiture, puis ayant posé son sac à terre, il avait détaché le fil conducteur reliant la bobine au delco. Après avoir entouré le bout de ce fil d'un peu de chatterton, il avait remis le tout en place, fermé le capot et s'était éloigné.

Eh bien, fis-je à Bébert, il vient de réparer ?

Laisse moi rire, répondit-il. On voit bien que dans la conduite d'une voiture tu ne connais que l'accélérateur et le frein. Mais rends-toi compte qu'il vient de couper l'allumage et que la voiture ne pourra plus démarrer. De plus, jamais les propriétaires, qui sont des gens de ton espèce, ne trouveront la panne. Restons ici, tu vas pouvoir apprécier le travail de Jojo. Il était temps, car voilà les occupants,

Ceux-ci sortant d'un café voisin s'installèrent dans leur voiture et de suite le démarreur se mit à ronronner d'abord posément, puis rageusement. La voiture ne partait toujours pas. Le conducteur descendit, souleva le capot, essaya plusieurs organes, se gratta la tête. Rien.

Il va peut-être trouver le motif de la panne et réparer lui-même, fis-je à Bébert ?

Penses-tu ! Le pauvre type, il serait encore là demain, avec ses accus vidés, si Jojo « La Bobine » n'arrivait pas, car lui par exemple ne tient pas du tout à ce que le client vide les accus en se servant immodérément du démarreur, ce qui le mettrait dans l'obligation de faire partir la voiture à la manivelle.

Jojo « La Bobine », tel un sauveur, venait d'apparaître, et s'approchait de la voiture.

Vous êtes en panne, messieurs ? Je suis du métier, voulez-vous me permettre d'examiner la cause du mal ?

Vous devinez si l'offre de Jojo est acceptée avec joie. Ce dernier tâte les organes, fait mettre le contact, sort son voltmètre, puis déclare joyeusement : « C'est votre bobine qui est grillée, il n'y a rien à faire, elle est morte. » Justement il lui en reste trois dans son sac qu'il rentra à l'atelier ; il peut en céder une au prix de l'usine, soit 110 francs, qu'il va changer tout de suite, en cinq minutes.

Le travail est fait avec rapidité. Inutile d'indiquer que le fil conducteur est débarrassé du chatterton cause de tout le mal. Quant à la bobine prétendue grillée, elle est soigneusement ramassée, et sera par la suite placée dans les mêmes conditions sur une autre voiture « chatouillée » par Jojo « La Bobine ».



Cette combine ne s'effectue pas sans risques, et si Jojo parvient à opérer trois fois dans la même journée, c'est parce qu'il a apporté des perfectionnements dans la préparation, ayant déjà tiré treize mois de prison par manque de précaution.

Un certain soir, Jojo « La Bobine » avise une belle voiture qu'il voit arriver avec trois occupants près d'un établissement de Montmartre. Supposant après une demi-heure de surveillance que ceux-ci ne devaient pas tarder à sortir, Jojo commença son petit travail. Malheureusement il fut surpris, la tête dans le capot, maquillant le fil conducteur, par les agents, lesquels, possédant le numéro de cette voiture volée, surveillaient depuis quelques instants le manège et ne doutaient pas qu'il s'agissait d'un des voleurs ou d'un complice.

Jojo « La Bobine » eut beau rétorquer que la voiture ne lui appartenait pas, qu'il avait été sollicité pour la réparer, que les propriétaires allaient revenir, rien n'y fit. Le malheureux ne put indiquer le patron pour lequel il était censé travailler, ni ses moyens d'existence. La police en tenait un, il fut « bonard » comme dit Bébert.

A cette époque, Jojo avait le mauvais œil. Il s'était fait également un ennemi d'un vendeur de cacahuètes, et ne pouvait plus opérer dans les parages de la place du Châtelet. Le vendeur, un bicot, s'étant approché de la voiture que Jojo était en train de « chatouiller », l'avait surpris exécutant la première partie de l'opération.

Veux-tu me foutre le camp, es-

pèce de macaque, s'écria Jojo lorsqu'il l'aperçut.

Moi, mon z-ami, pas macaque, mais toi pas poli. Allah est grand, mon z-ami, toi sera puni.

Allah ? Je l'em... et toi aussi, répondit Jojo en fermant le capot.

Il alla ensuite se poster à proximité en attendant son client. Le bicot avait disparu, et il ne pensait plus à cet incident lorsque le conducteur de la voiture arriva. Le démarreur se mit à pousser ses petits hurlements caractéristiques. Jojo se préparait à rentrer en scène, lorsqu'à sa grande surprise il vit près de la voiture surgir le bicot.

Ne te mets pas en colère, Messié, dit-il au conducteur cherchant la cause de la panne. Ti vois le petit tube là, enlève le petit pansement que le rousin fripouille il a mis tout à l'heure et toi ti pars comme une chameau !

Le conducteur, interloqué, constate les faits, exécute le conseil donné, actionne le démarreur. Le moteur se met à tourner normalement.

Tu vois ce que je t'ai dit, faisait le bicot radieux.

L'homme n'en revenait pas. Il cherchait à comprendre, regardant alternativement le moteur et le bicot. Son cerveau était sans doute réfractaire, car il comprit mal :

Toi, mon salaud, fit-il au pauvre bicot, tu as fabriqué cette commande, pour faire tomber le pourboire, mais tu t'es trompé avec moi. Je vais t'apprendre la mécanique.

Un magistral coup de pied répandit à terre l'homme et les cacahuètes, et la voiture démarra plus vite qu'un chameau, alors que Jojo arrivait sur les lieux.

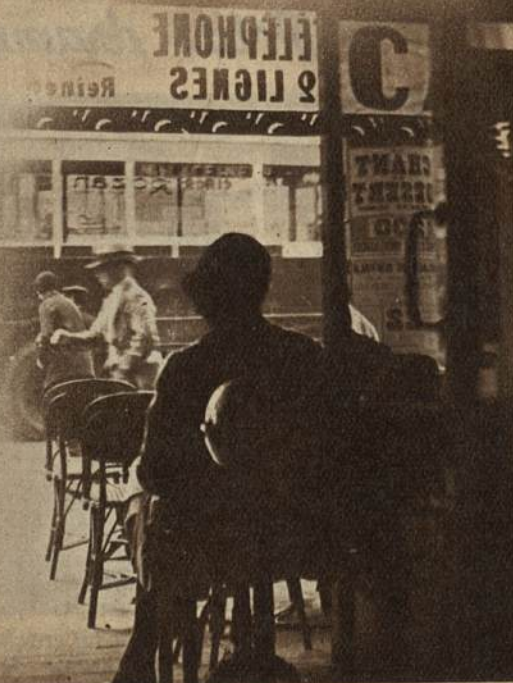
Ça, mon vieux, tu ne l'as pas volé. J'aurais dû te prévenir que Allah, tu sais, celui qui est grand, c'est un pote à moi.

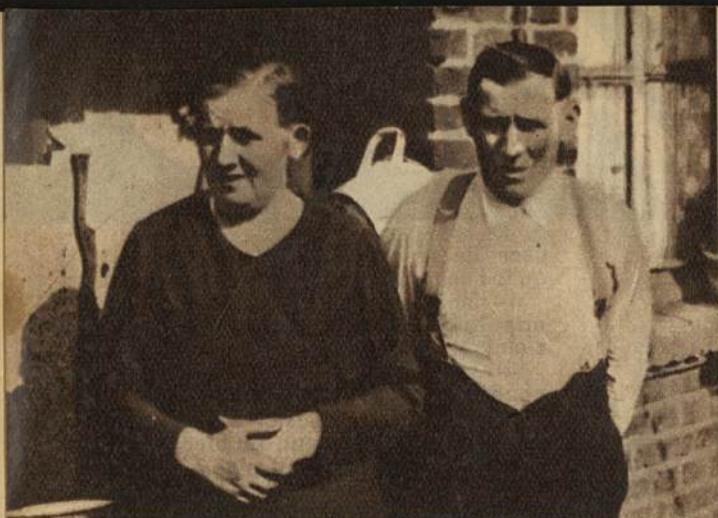


Depuis ces faits, Jojo a une alliée, laquelle, tout en vendant les charmes qui lui restent, le renseigne sur la voiture qu'il peut chatouiller sans crainte, pendant qu'elle accompagne le conducteur à l'hôtel voisin. Jojo lui remet une ristourne sur l'opération, ne gardant pour lui que le billet de 100 francs. Il l'a nommée poétiquement « Ma Souris ». Justement, « la Souris » venait de prévenir qu'il pouvait s'occuper de la 5845, en station près du café où nous consommions ensemble, et où il nous expliquait ses améliorations. Jojo nous fit un petit signe, semblant nous dire : vous voyez comme c'est réglé, puis rappelant sa « Souris ».

Dis-donc, presse un peu, hein ! je suis avec des amis : ne t'endors pas sur le « gicleur ».

L'ARGUS DE LA PEGRE.





La femme d'un mineur polonais, Mme Michelle Lakoskia, a été attaquée, près de Valenciennes, par trois jeunes bandits masqués.

NOTRE VOIX

LES MAÎTRES-CHANTEURS

DE tous les délits, le plus répugnant est le chantage ; il ressemble au vol ou à l'escroquerie, en ce qu'il a pour but de prendre frauduleusement le bien d'autrui, mais il s'aggrave d'une lâcheté ; il atteint sa victime dans l'ombre, par des cheminements souterrains.

Le maître-chanteur spéculé aussi sur l'impunité : il sait que le plus souvent, celui qu'il vise hésitera à le poursuivre. Sa canaillerie, faite de ruse monnayée, s'oppose au courage qui anime tant de malfaiteurs.

On n'a pas suffisamment dénoncé les ravages que cause, dans notre société moderne, cette race abjecte. Et c'est pourquoi une étude comme celle que vient de publier un avocat distingué du barreau de Paris, M^e Allec Mellor, sous le titre : *Le Chantage dans les mœurs modernes et devant la loi* (Librairie Sirey), mérite de retenir l'attention.

Une préface de M^e Maurice Garçon contient une suggestion pleine d'intérêt : « Si nous pouvions formuler un vœu, écrit-il, ce serait pour demander qu'on insérât dans la loi que tous les procès de chantage soient jugés à huis-clos. Il ne faut pas permettre que la crainte de la publicité de l'audience empêche de s'adresser à la justice et que les maîtres-chanteurs comptent sur cet ultime moyen de pression qui rend les magistrats innocemment complices de la machination. »

Cette remarque se fonde sur une connaissance très exacte de la question. Le secret de l'audience enlèverait au maître-chanteur la plus grande part de ses moyens de nuire. La discussion du procès amène forcément la révélation de faits scandaleux, qui a obligé la victime à « chanter », et c'est recommencer en quelque chose le chantage, que de l'évoquer dans le prétoire.

M^e Allec Mellor écrit très justement : « ... Les plaintes des particuliers pour tentatives de chantage sont rares ; la victime est la première à craindre le scandale. Mieux, si le maître-chanteur est inculpé par le parquet, elle prend fait et cause pour lui ; si, à l'extrême rigueur, elle se décide à se constituer partie civile, de mystérieuses pressions la décident à changer d'attitude à l'audience, voire en appel... »

Et M^e Mellor de conclure : « La solution de force, telle est la seule voie d'issue à ceux qu'enserme un chantage, et cette solution de force, pour être légitime, doit être l'action judiciaire. »

Solution de force, d'accord. Il faut renforcer les peines, juger à huis-clos, et rapidement disparaître la race immonde des maîtres-chanteurs.



LA JUSTICE

PETITS PROCES

L'ART DE S'ARRANGER

M. LECOQ — un nom comme un autre — est poursuivi, de complicité avec la demoiselle Merle, pour entretien de concubine au domicile conjugal.

Si bon coq ne fut jamais gras, M. Lecoq n'est sûrement pas celui du village, car énorme, éléphantique, apoplectique. Par contre, sa compagne d'infortune — du moins en ce jour — est petite, mince, fluette avec toute l'élégance d'un roseau. Ceci dit, nos personnages n'ont rien d'antipathique, au contraire.

En leur défense, ils vont cultiver le paradoxe comme d'autres cultivent la chicorée. Après tout, c'est leur droit, et comme l'on dit en d'autres lieux moins austères, la règle du jeu, alors...

M. Lecoq est en instance de divorce depuis cinq ans. La Justice est lente, mais sûre. Sa femme a eu l'aimable pensée de le dénoncer au parquet et, grâce aux bons soins de son épouse, le voici devant ses juges.

LE PRÉSIDENT (aux prévenus). — Lors de son constat, le commissaire a trouvé, au domicile de Mlle Merle, les chemises, les caleçons, les gilets de flanelle et les chaussettes de M. Lecoq. Qu'avez-vous à dire ?

M. LECOQ (souriant). — Qu'est-ce que cela prouve ? Mademoiselle reprise mon linge depuis que je vis seul. Je ne peux pourtant pas réparer moi-même mes chaussettes. (Rires.)

Je pense : M. Lecoq, premier coupeur d'un tailleur des grands boulevards, reprendre des chaussettes ! En effet, quelle déchéance ce serait !

LE PRÉSIDENT (à Lecoq). — L'on a aussi trouvé chez Mlle Merle un pardessus, une gabardine, deux complets. Ces vêtements étaient les vôtres ?

M. LECOQ. — Certes. Mlle Merle répare mon vestiaire. Un bouton par-ci, un accroc par-là. Une femme a toujours à faire ! (Hilarité.)

LE PRÉSIDENT (sans se laisser). — Vos souliers étaient aussi là. (Ironique.) La demoiselle Merle les réparait-elle ? (Rires.)

M. LECOQ (trionphant). — Non, mais elles les porte à réparer. C'est elle qui s'occupe de mes ressemblages. (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — Vous prenez vos repas chez Mlle Merle ?

M. LECOQ. — Je suis son pensionnaire car, la cuisine de restaurant pour mon estomac...

LE PRÉSIDENT (coupant court). — Passons ! Mais il y a mieux. La semaine qui a précédé le constat, vous avez couché trois nuits chez Mlle Merle.

M. LECOQ. — J'avais la grippe. Je ne pouvais tout de même pas aller à l'hôpital, ni me poser des ventouses dans le dos. Alors... (Hilarité.)

LE PRÉSIDENT. — Et combien versez-vous à Mlle Merle pour tant de services ?

M. LECOQ (avec fierté). — Dix francs par jour. Trois cents francs par mois !

LE PRÉSIDENT. — Nourri, blanchi, soigné, entretenu de pied-en-cap pour cette somme dérisoire ! Vraiment vous vous moquez... de la crise !

M. LECOQ. — Dans la vie, il faut bien s'arranger. Mlle MERLE. — ...Et s'aider !

Au fond de la salle, Mme Lecoq, énorme comme son mari, et aussi rouge que lui, explose : « Ben, vous en avez, tous les deux, de l'estomac ! »

Les gardes l'expulsent.

M. Lecoq paraît dire : « Faites pas attention, ce n'est que ma femme ! »

Sur ce, comme Lecoq a un logement bien à lui, qu'il paye régulièrement son loyer et possède meubles bien meublants, le tribunal le relaxe, ainsi que sa précieuse auxiliaire, le concubinage restant au sens légal, douteux.

Ils partent avec le sourire, mais s'ils avaient avoué, les choses eussent peut-être changé de face !

Le mot de Cambronne

SUR un champ de bataille célèbre, entouré de ses grognards, un célèbre maréchal de l'Empire a-t-il, ou non, dit le mot aux Anglais ? Sur ce thème les historiens, vous le savez, épiloguent encore, mais entre temps, l'apostrophe en cinq lettres a fait son petit tour du monde. Nous la retrouvons, si l'on peut dire, sur les lèvres de tous les habitants de la planète.

Dans son spirituel exposé, le magistrat qui préside la ...^e chambre nous explique que toute l'affaire Lucien est née précisément de l'usage excessif du mot.

Minuit. Chez X..., restaurant russe montmartrois, l'on attend des altesses. Incognito, comme il convient.

Pour ces clients de marque et leur suite le personnel s'est mis en quatre. Voici le moment du coup de feu. Je parle de celui de l'office, où — qui s'en étonnerait ? — la plus grande nervosité règne.

A ses fourneaux, tel un dieu de l'Olympe, le chef, ancien colonel de cosaques, mène son monde à la cravache. Les auxiliaires, russes comme lui, devant l'orage plient l'échine. Seul Lucien, le nouveau garçon de la « boîte », vrai tifi parisien, crâne et se rebiffe.

« Ah ! Les clients sont pressés, eh bien, lui ne l'est pas ! » Fureur du chef qui lance à l'adresse de Lucien tout un chapelet d'injures. « Pisdia ! pisdia ! » — P' « hijo de puta » espagnol — châtouille les oreilles de Lucien. « Répète ! » dit-il au chef. Alors à plein gosier, comme lorsqu'il commandait dans la steppe ses cosaques, le chef hurle : « Gaveno ! » ce qui, vous le saurez désormais, est la traduction parfaite du mot de Cambronne.

Lucien a le sang vif. Il eût pu rendre son tablier de garçon. Il trouva plus rapide de poser l'assiette qu'il portait. Précisons que ce fut sur la large figure du chef, transformé aussitôt en balafre d'oreille en oreille.

Pour ce brillant fait d'arme, Lucien comparait devant les juges. Le chef a le nez encore enveloppé de pansements et son adversaire, un avorton, la langue toujours bien pendue avec une voix aiguë comme glapissement de renard.

LE PRÉSIDENT (à Lucien). — Expliquez comment, étant depuis trois jours seulement dans la maison, vous avez compris le sens d'une injure russe ?

LE GARÇON. — On disait ce mot à toutes les minutes. (Rires.)

LE PRÉSIDENT (à la victime). — Vous souffrez encore du coup que vous avez reçu ?

LE CHEF (fait « out » de la tête). — Je suis partie civile.

De fait, depuis qu'elle a reçu l'assiette, la victime ne se sent plus dans la sienne, et quand je dis « sent » ce n'est point une image, car, abomination de la désolation, le chef a perdu l'odorat. Pour lui, caviar ou mortadelle, château Yquem ou château La Pompe, c'est kif-kif, du pareil au même. Allez donc réaliser des prodiges culinaires ainsi handicapé ! Alors, la note, pour Lucien, risque d'être un peu salée !

Mais en attendant, l'affaire n'est pas au point. Elle ne peut se juger, d'évidence, à vue de nez. Il faut désigner des experts.

LE GARÇON (au président). — C'est fini ?

LE PRÉSIDENT. — Pour aujourd'hui ; mais il vous faudra revenir !

Sur ces mots, Lucien se retire, mécontent. Il a dit un mot à voix basse, sans doute celui du commencement de l'histoire, qui devient ainsi, comme à Waterloo, le mot de la fin.

Petits drames de théâtre et d'ailleurs...



Insultée par son directeur qui lui cracha au visage, la chanteuse Colette Vivia tente des poursuites...



...Tandis qu'on arrête Pierre Legrand qui, pour escroquer, se faisait passer pour le metteur en scène P. Colombier.

DES HOMMIES

PETITES CAUSES

MESSE ET CANTIQUES

A PRÈS la triste histoire d'un uni-jambiste dont un camarade d'infortune a dérobé la voiture d'infirme, les juges de la treizième chambre doivent se prononcer sur le cas de Lemoine et Petel, mendiants d'habitude.

Le premier, sexagénaire au nez bourgeonnant, compense, par une opulente barbe de roi mage, son intégrale calvitie, tandis que son jeune second — vingt-deux ans — a les grâces mièvres et inquiétantes d'un éphèbe douteux en haillons.

Au demeurant, point dangereux ni l'un ni l'autre et faisant, à côté de tant d'autres requins, figure de maigres sangsues. Lorsqu'on les a arrêtés, ils avaient resquillé trente francs aux passants. C'est peu, pour

avoir donné à chacun le spectacle de leur misère et provoqué chez des personnes généreuses — ou autres — cette remarque : « Tout de même, je préfère ma vie à celle de ces pauvres clochards ! » Car tout le monde n'a pas leur douce philosophie. Nos gaillards ne sont d'ailleurs pas, dans leur genre, des débutants. Ils connaissent, aussi bien que leurs juges, mais à un point de vue plus utilitaire, toutes les subtilités de la loi.

Le président, homme aimable et courtois, interroge, sans doute au bénéfice de l'âge, Lemoine, le premier.

LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez avoir mendié ?

LEMOINE, se retranchant derrière l'habituel distinguo. — Je chantais ; je ne mendiais pas.

LE PRÉSIDENT, avec bienveillance. — Que chantiez-vous donc ?

LEMOINE, de sa plus belle voix de basse. — La messe. (Rires.)

LE PRÉSIDENT, incrédule. — Vraiment ! Vous savez chanter la messe ?

LEMOINE. — Ben oui ! J'ai été enfant de chœur, comme tout le monde ! (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — En effet, le rapport de police précise que vous murmuriez — entre les dents — des paroles inintelligibles.

Les policiers ont certainement de l'imagination, car, comme armature, le prévenu n'a plus, apparemment, qu'une seule incisive.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne pouvez donc pas travailler à votre âge ? Vous êtes cependant valide ?

LEMOINE, avec humilité. — A nos âges, mon président, l'on n'est plus bon à grand'chose ! (Hilarité.)

Maintenant le magistrat s'adresse à Petit, un « Poil de Carotte », nageant dans des vêtements trop larges.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, vous chantiez aussi ?

PETIT, avec aplomb. — Je chantais tout seul, en marchant, mais je ne demandais pas l'aumône.

LE PRÉSIDENT, ironique. — La messe sans doute ? comme votre camarade ?

PETIT. — Non, des cantiques. (Hilarité.)

LE PRÉSIDENT. — Avec Lemoine vous étiez bien pour vous entendre. D'ailleurs, vous êtes poursuivis pour mendicité « en réunion ».

Etre « en réunion » comporte une aggravation de la peine. Nos lascars ne l'ignorent pas. Aussi protestent-ils comme de beaux diables, malgré l'orthodoxie religieuse de leur répertoire. Entendez-les ! Ils s'ignorent. Ils ne s'étaient jamais tant vus qu'en cette audience.

LEMOINE. — J'ai bien aperçu ce gas-là (Désignant Petit) de l'autre côté de la rue. Il chantait. J'ai pensé : « Tiens un collègue ! et collant encore ! » car il me suivait pas à pas.

PETIT. — Moi, m'sieu le juge, j'ai aussi pensé la même chose, car j'connais point ce grand-père !

LEMOINE, insistant. — J'ai d'ailleurs bien précisé tout cela aux « machins » (Cherchant son mot), aux « choses ».

LE PRÉSIDENT. — Quels « choses » ! Vous voulez dire aux agents. Vous en êtes à votre vingtième arrestation. Vous avez mauvaise grâce d'oublier un mot qui devrait vous être familier. (Rires.)

Les deux chanteurs iront huit jours reposer leurs cordes vocales à la Santé, puis, avec la même conviction qu'un carillon bien réglé, ils pousseront à nouveau leurs Ave. Bientôt on les reverra !

La dangereuse pommade

CONDAMNÉ plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine, Jean Saint-Saturnin ne s'était pas résigné, malgré les poursuites antérieures, à abandonner à son triste sort l'humanité souffrante.

Il fabriquait une pommade merveilleuse, entre autres produits sortis de son modeste laboratoire, à Gennevilliers. Cette pommade avait, selon le prospectus qui entourait la boîte, le pouvoir de détruire « radicalement les poils qui nuisent à l'esthétique du corps ». (Sic.)

Une dame, dont le système pileux s'était développé avec une luxuriance excessive, s'enduisit le corps de pommade. Les résultats furent, paraît-il, désastreux. Les poils avaient bien disparu « radicalement » mais, sur leur tombe avait surgi une poussée de boutons. Les dessous de bras n'étaient qu'une floraison rougeâtre, du plus disgracieux effet si, d'aventure, la dame avait voulu aller en soirée, et surtout extrêmement douloureux. Le duvet qui ombrageait les lèvres, mort lui aussi, mais transformé en un champ d'incessantes démangeoisons. Et quant au domaine plus intime où se circonscrivait le jardin secret de l'infortunée cliente, il était le siège de douleurs cuisantes et spécialement intolérables.

Intolérables au point que la « victime », femme mariée et pourvue d'un époux au tempérament des plus exigeants, ne pouvait plus supporter ce qu'en termes corrects on est convenu d'appeler « le devoir conjugal ».

Il y avait là, soutenait la plaignante, un élément de préjudice moral considérable et aussi de préjudice esthétique.

Une question, assez délicate, se posait, la semaine dernière, à la 10^e Chambre du tribunal correctionnel, où Saint-Saturnin était poursuivi sous la double inculpation de blessures par imprudence (car les boutons s'étaient transformés en plaies) et d'infraction à la loi sur la pharmacie.

Pour les dégâts causés au visage, tout le monde était d'accord, pas de difficulté. Pour le dessous des bras, ça allait aussi. Mais infiniment complexe était le reste de la discussion.

Parce que, après tout, comme le plaïda avec esprit l'avocat du « rebouteux », quel besoin avait la dame de supprimer un duvet dont le charme mystérieux n'a pas été créé sans motif par la nature ? Et s'il y avait un motif à cette épilation, n'était-ce pas un motif suspect, inavouable, contraire aux bonnes mœurs ?

Sans répondre directement à la question de préjudice esthétique, les juges estimèrent que la pommade de Jean Saint-Saturnin était nocive, et ils le condamnerent à 500 francs d'amende.

La dame-en-boutons a obtenu 2.000 francs de dommages-intérêts.

CENSURE

Dans le manuscrit initial de *l'Amérique toute nue*, le nouveau reportage de Louis-Charles Royer, il y avait un assassinat de jeune fille par un nègre, en Californie, assez émotionnant.

— Fais sauter ce chapitre, lui conseilla l'auteur dramatique Georges Dolley. Tout le reste du bouquin est très amusant. Enlève cette page sombre. Il ne faut pas mélanger les genres.

Louis-Charles Royer suivit le conseil du spirituel auteur de *La Fleur d'oranger* et « censura » le récit tragique.

Voilà pourquoi *l'Amérique toute nue*, qui vient de paraître, n'est qu'un livre gai, d'un bout à l'autre. Ce qui est déjà quelque chose.

Curieux, aussi ; voire un peu égrillard. Ce qui ne gêne rien.



Troncoso et ses complices, les auteurs du coup de main contre le sous-marin C2, ont comparu devant le tribunal correctionnel de Brest.

COURRIER JURIDIQUE

M. B., Chateaudun. — Les décrets-lois Laval n'ont pas fixé, pour les loyers des locaux commerciaux, une diminution automatique de 10 %. Cette réduction automatique n'a joué que pour les locaux d'habitation bourgeoise, elle est d'ailleurs supprimée depuis la loi du 31 décembre 1937.

Pour les locaux commerciaux, les locataires peuvent, en vertu de la loi de 1933 et du décret-loi d'octobre 1935, demander une réduction, que le juge des loyers est libre d'apprécier. De son côté, le propriétaire peut demander, lorsque le bail a été renouvelé en vertu de la loi sur la propriété commerciale, une augmentation du loyer : il n'y a, sur ce point, aucun indice fixe ; tout dépend des éléments particuliers de chaque espèce et en cas de désaccord des parties, le tribunal peut recourir à une expertise.

Alexandre F..., Tours. — La mise en faillite du mari est un des motifs les plus fréquemment invoqués par la femme, pour obtenir la séparation de biens, qui la met à l'abri des poursuites des créanciers de son mari.

Janina. — Veuve depuis deux mois, vous voulez vous remarier sans attendre le délai de viduité, qui impose à la veuve une période de « repos » forcé, tout au moins au point de vue légal. Ce délai est de dix mois après la mort du mari. Il est d'ordre public et aucune exception n'est admise, même si aucune crainte de « confusion de part » n'est possible. C'est ainsi qu'une femme, enceinte au moment où son époux meurt, et qui accouche avant l'expiration des dix mois, est néanmoins obligée d'attendre la fin de ce délai pour se remarier. Donc, attendez...

Chasseur d'images, Paris. — Un débiteur qui ne rembourse pas à son créancier la somme qu'il lui a empruntée ne commet pas un délit. Il est débiteur, simplement. Si le prêt n'a pas été déterminé par des manœuvres frauduleuses, on ne peut déposer de plainte. Il faut assigner devant le tribunal civil ou le juge de paix, suivant l'importance de la somme.

R., un lecteur fidèle. — Nous ne vous conseillons pas de déposer une plainte contre la personne qui vous a dénoncé au service de la radiodiffusion, comme provoquant des perturbations avec un moteur de machine à coudre. La dénonciation ne portait pas atteinte à votre honneur et à votre considération. Que réclameriez-vous ?

A. B., Mouffetard. — Le calcul de la lésion dans le prix d'acquisition des fonds de commerce est déterminé le plus souvent par une expertise de la comptabilité du fonds.

Mme R. F., Casablanca. — Demandez à l'avocat de votre mari de préparer un recours en grâce, qui doit être établi sur papier timbré et envoyé au garde des Sceaux.

R. Lucie, Paris. — Nous ne comprenons pas comment ayant été divorcé en 1929, vous avez reçu seulement ces jours-ci la note des frais de justice. Allez consulter votre avoué : lui seul pourra faire quelque chose.

Important mouvement dans la Police parisienne



M. Priolet, jusqu'ici directeur adjoint de la Police judiciaire, est nommé inspecteur général des Services administratifs. D'autre part, le commissaire Nicole devient à son tour directeur adjoint du Quai des Orfèvres.



BARCELONE, mars 1938
(De notre envoyé spécial.)

L'EFFROYABLE chose arrive d'un seul coup, comme un pincement au cœur. C'est le fracas de tonnerre des premières bombes, qui s'accompagne aussitôt de la plainte lugubre des sirènes, et du roulement strident des sifflets de police.

Bombardeig ! Bombardeig ! Pronto. à los refugios ! Suivant l'habitude, l'alerte est donnée trop tard. Une bombe grenata défonce le trottoir, explose, efface dans un nuage de fumée le ciel, le soleil, tout. Les sept mille éclats de cette bombe, projetés à une vitesse quatre fois plus grande que celle d'une balle de fusil ! sèment la mort dans le troupeau fuyant des hommes, des femmes, des gosses qui courent comme des rats vers leurs trous. Une jeune fille fait : grounnnn, et vomit une longue giclée de sang, tout en s'effondrant sur elle-même, en tirebouchon. Un gamin, tordu de douleur, hurle à pleine voix : *socorro ! socorro !* tout en s'efforçant de retenir ses boyaux, qui s'échappent de son ventre crevé, d'où pisse un geysier rouge. Séparée de son tronc, mieux qu'à la hache, une tête tombe, brutalement, sur le macadam, et se vide de son sang, tout en roulant vers une bouche d'égout. Quelques mètres plus loin, gisent deux masses de chairs méconnaissables, broyées, qui, l'instant d'auparavant, étaient des corps humains. Plus loin encore, trois autres victimes ont été couchées au sol : le père, la mère et l'enfant, un bébé de cinq mois !

Le tonnerre des éclatements continue. Par séries, les torpilles tombent sur la ville, éventrent les chaussées, pulvérisent les maisons, déchiquètent la chair humaine. Ah ! les fringants aviateurs qui iront, cet après-midi, leur service terminé, bomber le torse, sous l'œil des belles, peuvent se vanter de faire un joli travail !

Un travail de pourvoyeurs de morgues... ces morgues où l'on place les « identifiables » sur les dalles — une dalle pour trois ! — et les « non identifiables » à même le sol, inondé d'un sang qui s'écoule comme a regret dans les rigoles continuellement bouchées par des masses de caillots...

Le bombardement terminé, on ramasse, sur les trottoirs ensanglantés, des tracts que les bombardiers ont lâchés, en même temps que leurs torpilles. On peut lire : « Rendez-vous. Nous vous bombarderons toutes les trois heures, jusqu'à ce que vous vous soyez rendus : reddition, ou anéantissement. »

La mitraille aveugle a fauché, devant le restaurant l'Or du Rhin, un gentleman élané, à l'allure souple, qui



Les nouvelles bombes projettent 7.000 éclats dont la vitesse est 4 fois plus rapide qu'une balle de fusil.

piers nécessaires. Et dites-moi, avez-vous un peu d'argent pour subsister pendant les quatre jours qui vous séparent du prochain bateau ? Vous savez, la police de Barcelone n'aime pas qu'on se rende coupable de grivèlerie. Brigade Internationale ou pas Brigade Internationale...

J'ai vu des hommes, de rudes gars, qui avalent derrière eux des six mois de front, tirés d'une traite, sortit du bureau de Lecouteux, avec, dans les yeux, des larmes de reconnaissance, de joie, d'amour pour la patrie retrouvée...

Si l'Espagne républicaine, que je plains de tout mon cœur, avait eu des fonctionnaires de la trempe de Lecouteux et de ses collègues du consulat de France, elle n'aurait point connu tous ces revers qui l'ont accablée. Oui, je veux dire, en toute impartialité que si les fonctionnaires espagnols avaient abandonné la semaine anglaise...

Passons !... Cette pauvre république espagnole compte, aussi, trop de fonctionnaires indolents, je-m'enfoutistes, ou simplement — mais oui ! — déloyaux.

Un exemple entre mille :

C'est au cours du terrible bombardement du 17 Mars que M. Lecouteux (en bas à g.) a été tué, et que M. Binet, consul général de France à Barcelone (en bas, à dr.) a été blessé.

A l'oficina de pasaportes, Calle Corcega, cinq miliciens français, cinq permissionnaires, réclamaient à cor et à cris leurs saufs-conduits pour le port d'embarquement.

— Enfin, quoi ! Notre consulat a établi nos pièces immédiatement. Pour un malheureux cachet que nous vous demandons, vous nous faites revenir, matin et soir, depuis cinq jours ! C'est une honte !

Et le fonctionnaire — un robuste gaillard de vingt-cinq ans — de répondre, dans une bouffée de cigarette :

— *Hombres* vous êtes fatigués. Personne ne vous a demandé de venir vous battre en Espagne. Nous n'allons pas changer nos habitudes pour vous. Ici, en Catalogne, il n'y a qu'une personne qualifiée pour apposer le cachet de sortie sur vos pasaportes : c'est le Délégué Général d'Ordre Public, et vous devez bien penser qu'en ce moment il a autre chose à faire !

Passons... Le soir même, je voyais Lecouteux, je l'arrachais à son apéritif. Une heure plus tard, les cinq gars pouvaient — enfin ! — s'embarquer sur l'Imèrèthree, à destination de Marseille.

La journée, pour le Commis de Chancellerie, était-elle terminée ? Non ! Après dîner, il se rendit, accompagné de deux de ses collègues, à la *Jeffatura de Policia* pour palabrer pendant de longues heures, afin d'obtenir la mise en liberté provisoire de deux Français — des civils, ceux-là — qui s'étaient... laissés compromettre dans une histoire de fourniture de conserves pourries...

MASSA à BARCELONE

Des centaines d'êtres arrachés à l'enfer

En temps de paix, les calabozos du Commissaire Général d'Ordre Public, peuvent recevoir chacun deux « clients » qui ne doivent pas y séjourner plus de vingt-quatre heures. Ces cellules, qui mesurent 2 mètres sur 3, sont de simples alvéoles en ciment, dépourvues de tout mobilier — pas même un bat-flanc ! — et fermées par une grille qui donne sur un couloir au bout duquel sont installées les latrines. Comme nous sommes en guerre, voire même en guerre civile, et que le suspect pullule, on a accroché, depuis belle lurette, le « Règlement intérieur » au clou à papier des W.-C. Faites pour deux hôtes, les cellules en contiennent dix, douze, quatorze, dont le séjour, dans cet enfer à la puanteur et à l'inconfort dépassant toute l'imagination, se prolonge pendant des semaines entières, et parfois pendant des mois !

J'ai vu Lecouteux descendre l'étroit escalier qui mène à cette cave ; je l'ai vu, lui qui était si propre, si correct, si délicat, franchir la porte de fer, entre les carabines des gardes d'assaut ; je l'ai vu pénétrer dans l'infect couloir, sans paraître incommodé par l'odeur agressive ; je l'ai vu s'approcher d'une grille, se faire désigner une sorte de gorille hirsute, incrusté de barbe, couvert de saleté, et — on le devinait aisément — de vermine ; je l'ai vu, lui, Lecouteux, se dégager pour serrer, à travers les barreaux, la main crasseuse qui se tendait en tremblant...

— Bonjour, monsieur. Je représente le consul de France. Vous nous avez fait appeler. Que pouvons-nous faire pour vous ?

Le ton égal, bien timbré, chasse la lueur de folie qui commence à hanter les yeux du pauvre hère, qui halète, accroché aux barreaux :

— Monsieur, monsieur, je vous en supplie, sortez-moi de là ! Voilà trois semaines qu'ils m'ont arrêté... chez moi... à la campagne... vous comprenez, je résidais ici avant la guerre... ils m'ont transféré de prison en prison... je suis accusé d'espionnage... je vous le jure, je suis innocent...

Et Lecouteux, après avoir patiemment écouté, tira de sa poche des paquets de cigarettes :

— Tenez, monsieur. Voilà de quoi fumer. Nous sommes dans un pays en révolution, et les erreurs policières sont forcément nombreuses. Mais il faut vous calmer. Vous voyez bien qu'ils ne vous ont pas condamné sans vous permettre de vous défendre de la manière la plus complète. Reprenez vos esprits et racontez-moi, posément, votre histoire, de A à Z.

Aussi calme que s'il s'était trouvé dans son bureau, de la place de Catalogne, Lecouteux commença à prendre des notes...

J'ai assisté, cinq jours plus tard, à la libération de ce « suspect ». L'homme, fou de bonheur, multipliait les remerciements, jurait aux hommes du consulat de France une reconnaissance éternelle.

— Je sais, messieurs, que pendant ces cinq jours, vous avez multiplié sans trêve les démarches, les coups de téléphone. Sans vous, je croupirais encore, bien qu'innocent, dans cette bauge infecte. Ah ! croyez bien...

Lecouteux eut un sourire :
— Ne nous remerciez pas, monsieur. Et ne nous parlez pas de reconnaissance. Quand vous aurez franchi la frontière, vous ne songerez même pas à nous envoyer une carte postale !

C'est par centaines que Lecouteux et ses collègues du consulat de France ont arraché, au prix d'efforts inouïs,

venait de quitter le Consulat de France, pour aller déjeuner — deux plats, pas trop bien servis, 75 grammes de pain, une orange. En ramassant le mourant, les brancardiers de la Cruz Roja ont crié :
— *Madre !* Ils ont tué un diplomate français, el *senor* Lecouteux !

Drôle de sinécure

Le commis de chancellerie Lecouteux était chargé, au consulat français de Barcelone, du « Bureau militaire ». A elle seule, sa clientèle ordinaire suffisait à occuper son temps. Pensionnés catalans, ex-volontaires de la Grande Guerre ; veuves de soldats, que sais-je. Les permissionnaires français, des brigades internationales, l'avaient obligé, depuis un bon bout de temps, à mettre une rallonge à son horaire journalier. Travail délicat lourd de responsabilités...

— Bonjour, mon ami, asseyez-vous...
L'homme au complet-veston impeccable et l'homme à l'uniforme réséda, râpé jusqu'à la corde, n'étaient plus que deux Français, en terre étrangère. Ainsi le voulait Lecouteux.

— Non, non ami, disait-il, en souriant, ne me parlez pas de vos exploits. Je ne veux pas les connaître. Etes-vous un combattant ? J'ai le devoir de l'ignorer. Pour moi, vous n'êtes qu'un citoyen français qui désire rentrer en France, et pour lequel je vais établir les pa-



MACRES RCELONE

multipliant sans les compter les « heures supplémentaires », des êtres — hommes et femmes — à l'enfer des calabozos. Et ne venez pas me dire qu'en ce faisant, ils n'ont accompli que leur strict devoir. Depuis le 20 juillet 1936, une immense pancarte, accrochée dans l'antichambre du consulat prie les ressortissants français de regagner la France, et les informe que, vu l'état de choses qui ravage l'Espagne, le consul ne peut garantir ni leur vie, ni leur liberté, ni leurs biens !

Tact, élégance, courage tranquille

A l'époque, dite héroïque, le débraillé prévalait dans tous les bureaux espagnols. C'était tout juste si l'on ne risquait pas sa peau en se promenant dans la rue en faux-col, cravate et chapeau. Des hommes comme Lecouteux, souriaient de ce vandalisme vestimentaire, et... s'en tenaient à leurs habitudes d'élégance et de correction.

— Nous représentons la France, faisaient-ils poliment remarquer, quand des Français débraillés, proclamaient que, pour l'instant, le chic masculin était *out-of-date*.

Et quel courage froid, tranquille...
Un soir, Portela, chef de la police spéciale — lisez groupes d'investigateurs et d'exécuteurs de la F. A. I. — pénétra dans l'antichambre du consulat, flanqué de ses quatre gardes du corps qui, impressionnés comme toujours par les fonctionnaires français, avaient déposé leurs mitraillettes chez le concierge !

Ce n'était pas à M. Lecouteux de recevoir Portela. Mais les collègues étaient occupés ailleurs, et le Commis de Chancellerie fit entrer le chef Caïste, tout en priant le quatuor de « tueurs » de demeurer dans l'antichambre, bien sagement assis sur le banc.

— Je vous apporte, déclara Portela, l'ordre de libération du Français L..., qui est à la prison de Mataro. Il est malade, il faudra que vous alliez le chercher en voiture.

— Bon. Je vais y aller de suite.
Portela, cet ex-garçon coiffeur, devenu inquisiteur, et qui avait pas mal de cadavres sur la conscience, était, en réalité, faible, timoré. Un Lecouteux l'impressionnait violemment. Portela eut une hésitation :

— M. Lecouteux, demanda-t-il, voulez-vous que je vous donne deux de mes hommes pour vous accompagner ? Vous savez, à cette heure-ci, la route...

Lecouteux lissa ses cheveux, rectifia l'axe de sa cravate, eut un sourire condescendant.

— Merci, monsieur Portela. Ma voiture, vous savez, arbore fanion français.

Lors d'une autre visite au consulat — toujours pour la libération d'un quelconque suspect — Portela dit tout à coup, de son ton d'hyper-nerveux :

— Nous sentons renaître le calme. Il y a quinze jours, on assassinait en moyenne une trentaine d'individus, chaque nuit. Or, la nuit dernière, il n'y a eu que deux hommes emmenés à la « promenade ».

Lecouteux haussa les épaules.

— C'est encore deux de trop, monsieur Portela.

A dix reprises, j'ai demandé à Lecouteux, à ses collègues, aux consuls qui se sont succédé à Barcelone, la permission d'écrire un grand reportage sur la débordante activité de ces bureaux pour lesquels la paperasse n'est pas un *tout*. Ces hommes m'ont toujours dit non.

Mais voilà que Lecouteux a été tué par les avions de



Les « Cruz Roja » cherchent des cadavres et trouvent, le plus souvent, des « morceaux de cadavres »...

Franco ; et aussi M. Ramosten, agent consulaire à Vina-joz ; et voilà que M. Binet, consul général, est blessé...

Alors quoi, il faut bien que quelqu'un se décide à les montrer à l'œuvre, tous ces Français-là, il faut bien que l'on sache ce pourquoi ils risquent leur vie !

Un labeur écrasant

Le vapeur *Iméréthre* a remplacé l'*Anfa*. Ces deux bateaux, sous les ordres du commandant Carratini, ont fait, pendant des mois et des mois, la traversée hebdomadaire Marseille-Barcelone et retour, évacuant *gratis* des dizaines de milliers de personnes de toutes nationalités. On a vu d'interminables queues se presser aux portes du consulat, où chaque partant était inscrit, par un personnel jamais découragé.

— Mon pauvre homme, la liste de cette semaine est complète. Je vous inscris sur la liste de la semaine prochaine. Vous êtes Espagnol. Vous savez ce que c'est que la patience...

— Non ! Non ! Il faut que je parte *cette semaine*. J'ai



le cachet officiel, mais mon ancien parti veut ma peau. Je suis en danger de *muerte* ! Il faut que je parte !

— Bon. Puisqu'il en est ainsi, on va tâcher de vous trouver un petit coin...

C'est au tour d'un Français, qui trépigne d'impatience :

— Je dois partir immédiatement. Ma femme et mes enfants sont repartis depuis longtemps en France. Moi, j'ai essayé de tenir, à cause de mes affaires. Mais l'aviation a détruit mon magasin, et en même temps j'apprends que ma femme est gravement malade...

— Bien. On va se débrouiller pour vous caser à bord.

— C'est que j'ai aussi pas mal de bagages...

— Bon...

J'en ai vu qui mendiaient leur place, avec des sanglots dans la voix ; j'en ai vu qui l'exigeaient ; j'en ai vu qui tentaient de faire scandale, qui récriminaient contre ces gens harassés, fourbus, ployés sous une tâche écrasante...

— Non, mais alors, si on ne peut plus être servi par les fonctionnaires de son propre pays...

Ah ! les salauds ! Avec quelle joie je leur aurais donné un coup de pied au cul !

A l'Ordre de la Nation

J'ai beaucoup parlé, ici, de Lecouteux, parce que je l'ai fort bien connu, et, hélas ! parce qu'il n'est plus. Mais je tiens à dire, en terminant, que du Consul général au plus petit commis de Chancellerie, tous ces Français se sont dévoués corps et âme à la tâche difficile et lourde qui remplit leur vie quotidienne. Ils ont aidé, protégé, sauvé des dizaines de milliers d'êtres désemparés, brutalement jetés hors leur train-train coutumier par les sanglants remous de la révolution et de la guerre civile. Ils ont, sans publicité, sans ostentation, soulagé des affamés, des malades. Ils ont arraché aux geôles et aux pelotons d'exécution des hommes de chair et de sang promis aux longues souffrances et à la mort infamante. Leur tenue morale a été au-dessus de tout éloge...

Le gouvernement a cité Lecouteux à l'Ordre de la Nation.

Cette citation, ils la mériteraient tous.

Harry GREY.

Les aviateurs de Franco ont tué des centaines d'enfants. (Ci-dessous, à g.) une photo prise par notre envoyé spécial où l'on voit le père, la mère et leur bébé-5 mois ! — réunis dans la mort



Les Aventures de M. Byrrhsec et de M^{me} Byrrhaleau - n.° 5



LE BATEAU QUI RAMÈNE EN FRANCE LES VOYAGEURS S'ÉCHOUE SUR UN RIVAGE INCONNU



LES SAUVAGES TROUVENT QUE MADAME BYRRHALEAU FERAIT UN BON ROTI... ILS S'APPRÊTENT



A L'EMBROCHER MAIS MONSIEUR BYRRHSEC LEUR OFFRE DU BYRRH... ET TANDIS QU'ILS




SAUVAGES SE DÉLECTENT IL DÉLIVRE MADAME BYRRHALEAU AVEC QUI IL PREND LA FUITE.



DETECTIVE

directeur
Marius LARIQUE

Massacres à Barcelone



Des avions passent... Des bombes éclatent... Des enfants meurent... Voici, à Barcelone, rangés pour l'identification en un hallucinant alignement, des cadavres d'innocentes victimes. Lire, pages 14 et 15, l'émouvant reportage de Harry Grey sur

LES DERNIERS BOMBARDEMENTS DE BARCELONE